

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

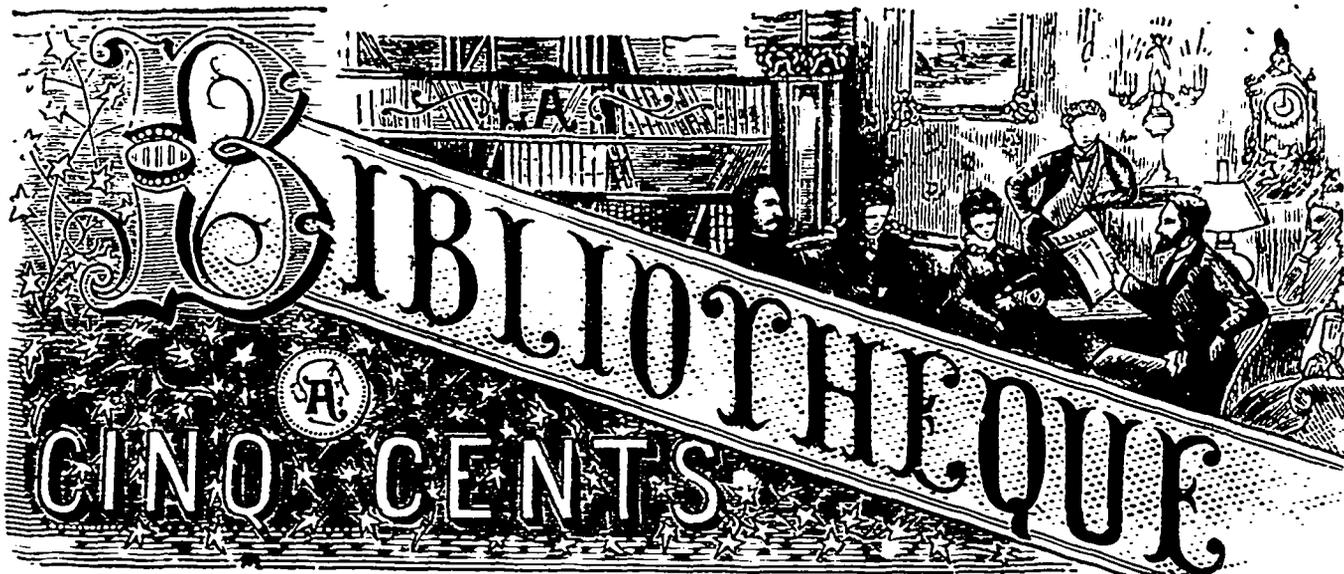
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publié par FOIRET, BESANTTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 22 SEPTEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 24

LE REVENANT



On quitta la maison et on se dirigea rapidement vers Plouharol.

LE REVENANT

I

LE DÉJEUNER

Sur cette partie des côtes de Bretagne qui avoisine la Normandie, existe le petit port pêcheur de Plouharel. Une cinquantaine de maisons, groupées autour d'une jolie église gothique, voilà le village; une humble rivière, qui se jette là dans la Manche et qui, en marée basse, n'ayant pas la force de porter les barques de pêche, les laisse à sec sur le sable, voilà le port. Le sol alentour est assez peu fertile; la plupart des habitants parlent un inintelligible brezounecc. Le séjour à Plouharel semble donc n'avoir rien de bien attrayant.

Cependant, il y a quelques années, un spéculateur s'est avisé suivant une mode récente, d'établir des bains de mer dans cette localité jadis inconnue. Si le pays est privé de distractions et de ressources, en revanche la nature y est belle. La campagne accidentée ne manque pas de sites pittoresques; les hauts rochers granitiques, qui forment les falaises, les plages de sable situées au pied, la mer immense et majestueuse, toujours irritée grâce aux rochers qui s'étendent fort loin au large, forment un spectacle varié et digne d'admiration. De plus, un phare, qui a été construit depuis peu, sur un écueil, à trois lieues en mer, et qui est une merveille d'architecture élégante et hardie, attire à Plouharel un certain nombre de curieux français et étrangers.

En 187., il y avait, aux environs du village, deux habitations de quelque importance, qui étaient occupées d'une manière permanente par leurs propriétaires. L'une d'elles, ancienne construction dont les murs sombres s'élevaient au pied des falaises, appartenait à un vieil Anglais, qui passait pour fort riche et que l'on appelait *mylord*, quoique ce titre ait été donné souvent, en France, à certains industriels d'outre-Manche qui ne le méritaient guère. Il fallait, du reste, être un original, affligé du spleen, pour avoir établi sa demeure dans ce triste lieu. M. Mac-Aulay ou *mylord* Mac-Aulay, comme on voudra, vivait là depuis bientôt deux années, en compagnie d'une espèce d'intendant, aussi bizarre et aussi peu communicatif que lui. Une cuisinière venue de Saint-Brieuc et un garçon du pays, chargé des gros ouvrages, complétaient sa maison. Il ne fréquentait guère les bourgeois du voisinage; mais, en toute occasion, il leur témoignait la politesse d'un homme de bonne compagnie.

Son temps se passait à pêcher la truite dans la rivière, à faire des promenades sur un cheval de race, et surtout à lire d'interminables journaux anglais qui lui arrivaient chaque matin. Cette vie solitaire et morose ne pouvait manquer à la longue de rendre fou, ou à peu près, quiconque ne l'eût pas été déjà.

L'autre habitation était une de ces plantureuses fermes, comme on en trouve tant dans la province voisine: Les bâtiments réservés au maître et ceux du fermier se touchaient fraternellement, ce qui n'empêchait pas les uns et les autres, ceux du maître surtout, d'avoir un air de richesse. La ferme, en effet, avec ses vastes champs, ses bois, ses herbages, ses landes, rapportait, bon an mal an, une vingtaine de mille francs de rente.

À l'époque dont nous parlons, elle avait pour propriétaire M. Roger de Verville, qui la possédait par héritage. Verville, issu d'une famille normande, avait rempli autrefois nous ne savons quelles fonctions dans l'administration de la marine à Paris; mais il n'avait pas tardé à s'en dégoûter, sa fortune indépendante lui permettant de vivre dans l'oisiveté, il résidait une moitié de l'année à Paris avec sa famille, et l'autre moitié à Plouharel. Là, il surveillait l'exploitation de sa propriété, il chassait, ou bien il faisait des excursions en mer sur un joli yacht qu'il avait dans le port et qu'il aimait à diriger lui-même, au grand ébahissement des oisifs de "l'établissement" des bords.

Roger de Verville ayant été marié trois fois, les gens du pays l'appelaient, entre eux et tout bas, M. Barbo-Bloue. À la vérité, la première de ses femmes était morte une année seulement après le mariage. La seconde, avec laquelle il avait vécu pendant une quinzaine d'années, l'avait laissé père d'un fils, établi à l'étranger, et dont nous n'aurions pas à nous occuper dans cette histoire. Pour lui, se trouvant deux fois veuf à quarante-cinq ans, mais alerte, bien portant, possesseur d'une fortune indépendante, il n'avait pas tardé à convoler en troisième noces; et, comme l'intérêt avait eu peut-être trop large part dans les deux premiers mariages, il épousa en compensation une charmante jeune fille, douce, bien élevée et d'excellente famille, mais peu fortunée, que nous allons trouver à la ferme, avec d'autres personnages importants de ce récit.

On était au commencement d'octobre; le déjeuner venait de finir dans une élégante salle à manger, meublée en sapin verni. Par une fenêtre ouverte, on voyait la campagne parée déjà des teintes vermeilles de l'automne, le village de Plouharel et sa petite rivière; puis, dans l'échancrure de deux falaises, une portion de la mer, d'un vert d'émeraude, sur laquelle une brise du nord-est soulevait des lames d'une blancheur de neige. Le temps était magnifique, et le soleil brillait dans toute sa pureté.

Trois personnes avaient pris part au repas: M. et madame de Verville, et leur hôte Léopold d'Hercourt, jeune officier d'artillerie, dont le maître de la maison avait été autrefois le tuteur, et qui, chaque année, passait une semaine ou deux à Plouharel. Comme le facteur venait d'apporter correspondances et journaux, quelques instants auparavant, la jeune femme s'était mise à lire, avec un attendrissement mal dissimulé, une lettre à son adresse, tandis que le lieutenant Léopold parcourait un journal. Verville avait allumé un cigare et, debout devant la fenêtre, paraissait beaucoup plus s'inquiéter du dehors que de ce qui se passait autour de lui.

Bien qu'il eût plus de quarante-cinq ans, comme nous l'avons dit, Verville ne semblait éprouver encore aucune atteinte de l'âge. Il était robuste, trapu, à larges épaules. Son front commençait à se dégarnir, mais ses cheveux et sa moustache, qu'il portait longue et fournie, présentaient à peine quelques fils argentés. Son costume campagnard, sous une négligence apparente, ne manquait pas de recherche. Sa figure mâle, aux traits fermes, eût été dure s'il n'eût affecté continuellement la franchise et la bonne humeur. En réalité, cette franchise n'était qu'un égoïsme cynique, et M. de Verville était de ces gens qui s'habituent à exprimer les pensées les plus brutales, les vérités les plus crues, sous forme de plaisanterie, afin qu'on ne puisse ni s'en offenser, ni s'en plaindre.

Nathalie, sa femme, avait environ vingt-deux ans; elle était blonde, frêle comme une enfant; ses traits fins et gracieux annonçaient une âme bienveillante, capable d'éprouver tous les sentiments délicats; mais, lorsque Verville était présent, on remarquait en elle quelque chose de timide et de contenu.

Quant à Léopold d'Hercourt, sorti depuis deux ans à peine de l'école d'artillerie, c'était un beau garçon, à figure ouverte et intelligent. Avec son œil bleu, vif et clair, avec ses moustaches brunes bien cirées, il devait avoir fort bonne mine sous l'uniforme d'officier; et même le costume léger de toile grise, qu'il portait en ce moment, lui seyait à ravir.

Le jeune lieutenant pouvait presque se considérer comme chez lui à la ferme de Plouharel. Demeuré orphelin de bonne heure, il avait eu pour tuteur, comme nous l'avons dit, Verville, qui était l'ami intime de son père défunt, et, chaque année, il avait passé ses vacances à la ferme, de temps de la seconde madame de Verville. Cependant, après le troisième mariage de son ancien tuteur, il s'était montré moins souvent en Bretagne: et, depuis quelques jours déjà qu'il s'y trouvait, il manifestait, lui aussi, une sorte d'embarras, presque de malaise; nous en saurons bientôt la cause.

Nathalie relisait avec émotion la lettre arrivée récemment et qui était de sa mère; deux larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

D'Her-court n'était pas sans doute complètement absorbé par son journal, car il remarqua la douleur de la belle jeune femme et une vive sympathie se peignit sur son visage. Verville, toujours debout devant la fenêtre, lançait au vent les bouffées de son cigare et examinait attentivement des bandes d'oiseaux aquatiques qui passaient au loin sur la mer, comme des nuages animés.

Tout à coup, il se retourna et dit d'un ton péremptoire qui semblait lui être ordinaire :

—Allons, la marée monte et j'ai commandé de préparer le yacht. Je vais prendre mon fusil pour tirer en mer des macreuses, dont, le passage est très abondant aujourd'hui... Qui de vous veut m'accompagner ? La partie sera charmante.

Cette proposition s'adressait également à sa femme et au lieutenant. Nathalie essuya ses larmes.

—Excusez-moi, mon ami, répliqua-t-elle ; mais le vent me semble bien fort... Et puis, s'il faut le dire, je suis si triste de savoir ma pauvre mère encore souffrante...

—Bah ! répliqua Verville en haussant les épaules, vous devriez y être habituée. Votre mère est toujours souffrante. Quant au vent, c'est une brise du nord-est, qui promet un temps superbe pour toute la journée... Enfin, il en sera, ma chère, comme vous voudrez... Et toi, Léopold, continua-t-il en se tournant vers le jeune officier, m'accompagnes-tu ?

—Certainement.

—Décidément cette partie me distraira et le grand air me fera du bien... Je vous demande cinq minutes pour m'habiller.

—A la bonne heure ; j'accorde les cinq minutes, mais, vous savez, pas davantage !... La marée n'attend personne.

—Va prendre ton fusil, Léopold... Je n'attends que cinq minutes, heure militaire !

Nathalie et le lieutenant, se disposaient à sortir, quand Verville ajouta distraitemment :

—A propos, ma chère, avez-vous entendu parler d'un accident qui aurait eu lieu, la nuit dernière, chez notre vieux voisin, M. Mac-Aulay ?

—Non, mon ami. Bon Dieu ! serait-il arrivé malheur à ce pauvre Anglais si inoffensif, malgré sa misanthropie ?

—Alors cet imbécile de Julien m'aura fait un conte à dormir debout... Ne perdons pas de temps... J'aperçois le yacht qui se dandine là-bas dans le port, et Conan est déjà en train d'installer le mât.

On se sépara ; mais, au bout de quelques instants, on se retrouva dans le jardin. Les deux hommes s'étaient revêtus d'habillements de laine ; ils avaient la cartouchière à la ceinture, le fusil à la main. Nathalie elle-même reparut bientôt dans un ravissant costume de fantaisie, qui lui servait en pareille circonstance. Elle avait sur la tête un capulet rouge, qui devait protéger sa fine chevelure contre la brise de mer et encadrait gracieusement ses traits. Elle s'approcha de son mari :

—Suis-je bien ainsi, Roger ? demanda-t-elle.

—Fort bien, répliqua Verville de son ton railleur, en lui touchant la joue du bout du doigt ; je vous remercie pour moi... Mais partons vite ; les macreuses seraient capables de nous fausser compagnie.

On quitta la maison et on se dirigea rapidement vers le pont de Plouharel.

II

LE DÉPART

La propriété de M. de Verville était située à un quart de lieue environ de Plouharel. A moitié route et à l'ombre d'un énorme rocher qui bordait la mer, s'élevait la vieille construction habitée par l'Anglais Mac-Aulay ; on l'appelait la Maison-Grise. C'était un assemblage de bâtiments lourds et solides, qu'on prétendait avoir été autrefois un poste principal de la douane. Quelques grands noyers l'entouraient et ajoutaient à son aspect refrogné et lugubre. Elle était réunie à la voie

publique par une avenue de huit ou dix arbres qui semblaient rabougris, tourmentés, maladifs, comme il arrive fréquemment dans le voisinage de la mer.

Les promeneurs étaient précédés d'un épagneul blanc, marqué de feu, qui devait aller chercher à l'eau les pièces démontées et qui, dans sa joie, gambadait à droite et à gauche en aboyant. Verville, chargé de son équipement de chasse, avançait très vite ; Nathalie trottnait gentiment à son côté, avait peine à rester en ligne avec lui. Le lieutenant d'Her-court venait le dernier.

On allait passer devant la Maison-Grise, quand on remarqua de ce côté une affluence extraordinaire. Dans l'avenue, une partie de la population du village semblait s'être donné rendez-vous. Des douaniers et des gendarmes s'agitaient au milieu de la foule ; un factionnaire, la carabine au bras, gardait la porte de la maison.

Verville, malgré son empressement, s'arrêta au bord du chemin et s'écria :

—Ah ! ça, que diable est ceci ! Julien aurait-il dit vrai ?

—Que vous a-t-on dit, Roger ? demanda Nathalie à son tour ; je ne peux comprendre ce que fait tout ce monde devant la demeure de M. Mac-Aulay.

—Eh bien ! on assure que le pauvre vieil original a été assassiné, la nuit dernière, avec son domestique Patrick. Je ne pouvais y croire, mais décidément il serait possible...

—Assassiné !... Bonté divine !... Un crime aussi horrible aurait-il pu se commettre si près de nous ?

—Nous saurons cela ce soir à notre retour, répliqua Verville, qui peut-être voulait soustraire sa femme à une impression pénible ; nous n'avons pas de temps à perdre ; la mer est haute déjà.

—De grâce, Roger, prenons des informations, Je veux espérer encore... et tenez, voici quelqu'un qui nous renseignera.

En effet, un juge de paix, qui habitait le village voisin et qui avait des relations amicales avec la famille de Verville, venait de monter à cheval et se dirigeait au grand trot vers la route. Verville, autant par curiosité personnelle que par déférence pour Nathalie, fit signe au cavalier et lui demanda avec précipitation :

—Ah ! ça, monsieur Morin, serait-il vraiment arrivé malheur à notre pauvre Anglais ?

—Oui, monsieur de Verville, répliqua le juge de paix en retenant la bride de son cheval ; nous venons de constater qu'il a été tué à coups de couteau, et la mort remonte à plusieurs heures... Quant au domestique Patrick, il vit encore, mais il n'en vaut guère mieux. Comme il y a là-bas un juge d'instruction, mon ministère devient à peu près inutile et je rentre chez moi.

—Et quels sont, demanda Nathalie, les auteurs de ce crime abominable ?

—Je ne devrais pas répondre à cette question, répliqua le juge de paix en souriant ; cependant, on peut dire à une dame... que nous n'en savons absolument rien. On parle, il est vrai, d'un inconnu qu'on a vu rôder hier au soir dans le pays ; mais Patrick pouvait seul donner des renseignements à ce sujet. Par malheur, Patrick ne sera pas de sitôt en état de le faire, s'il en revient, ce qui est fort douteux au dire du docteur.

—Connait-on du moins le motif du crime ?

—Ce motif n'est certainement pas le désir de voler, car tous les meubles sont intacts, le secrétaire regorge d'or et de bank-notes. Toutefois, la cuisinière Yvonne prétend qu'une petite cassette en métal, que son maître plaçait la nuit sous son oreiller, a disparu... Enfin, l'instruction dissipera sans doute ces incertitudes. L'affaire ne manque pas de gravité et fera beaucoup de bruit, même en Angleterre. M. Mac-Aulay était réellement pair du royaume-uni, et il possédait au moins dix mille livres sterling, c'est-à-dire deux cent cinquante mille francs de revenu.

Nathalie et Léopold écoutaient ces détails avec intérêt ;

mais Verville, ayant aperçu dans la foule une personne qu'il ne s'attendait pas à y voir, s'élança pour la rejoindre. Léopold demanda au juge de paix :

—Ce M. Mac-Aulay, avec qui j'ai échangé parfois quelques paroles et qui m'a paru être un vieillard doux et bienveillant, a-t-il une famille ?

—Il a un fils unique qui, en ce moment, voyage sur le continent. Nous avons retrouvé la dernière lettre du jeune Mac-Aulay ; elle venait d'Italie et n'avait pas plus de huit jours de date. Comme je sais un peu l'anglais, j'y ai jeté un coup d'œil et il m'a semblé que la meilleure intelligence ne régnait pas entre le fils et le père, bien que la lettre fût écrite sur un ton de respect... Mais, encore une fois, tout cela regarde maintenant le juge d'instruction.

Verville revenait vers les interlocuteurs ; il conduisait par l'oreille un jeune garçon d'une douzaine d'années, à mine égrillarde, vêtu d'une chemise de laine et d'un pantalon de toile goudronnée. C'était le mousse de son yacht, qu'il avait trouvé flânant devant la Maison-Grise.

—Petit drôle, disait Verville, n'est-ce pas une honte ? J'ai fait prévenir Conan depuis ce matin, et tu devrais être à bord depuis longtemps... Marche donc ou il pleuvra des taloches, je t'en avertis.

Il lâcha le mousse qui, tenant son oreille à deux mains, répliqua d'un ton pleurard :

—Je suis déjà allé au yacht, m'sieu, et j'ai lavé le pont, m'sieu ; mais comme la brise est trop fraîche, Conan a dit que vous n'oseriez pas prendre la mer. Alors, comme je n'avais pas de service et comme on a tué l'Anglais...

—De quoi se mêle Conan ? Si je donne un ordre, c'est pour qu'on l'exécute. Je veux qu'avant un quart d'heure nous soyons au large.

Le mousse hésitait encore ; un geste menaçant de Verville réprima ses velléités d'insubordination. Il s'éloigna en murmurant :

—Quand vous m'aurez noyé, sera-ce vous qui nourrirez ma mère ?

—Bah ! on lui paiera la casse ; et ce ne sera pas cher, car il n'y aura qu'un garnement de moins.

Nathalie et Léopold, qui continuaient de causer avec le juge de paix, n'avaient donné aucune attention à cette scène.

—Ma chère, dit Verville à sa femme, vous retenez là M. Morin et vous abusez de sa complaisance. Ce que nous avons de mieux à faire est de poursuivre notre promenade. Ce soir on saura mieux à quoi s'en tenir au sujet de ce pauvre Mac-Aulay : Adieu donc, monsieur Morin, et merci de vos renseignements.

Le juge de paix, ainsi congédié, salua à son tour et piqua son cheval.

On se remit en marche vers le village. Nathalie se montrait de plus en plus abattue.

—Roger, reprit-elle, nous devrions renoncer à cette partie. Le malheur qui vient d'arriver m'a cruellement attristée et je ne trouverai plus aucun plaisir...

—Bon ! encore des simagrées ! Vous savez, petite, que cela ne prend pas avec moi. Restez si vous voulez ; quant à Léopold et à moi, nous agirons à notre guise.

—De grâce, mon ami, ne vous fâchez pas ; j'irai partout où il vous plaira. Je tâcherai de surmonter...

—En ce cas, pressons-nous... Voilà bien du bruit pour un vieux fou que nous connaissions à peine !

Bientôt on atteignit le port de Plouharel. Au bas d'une petite jetée, grossièrement construite, qui protégeait le havre, la marée montante ballottait le yacht de M. de Verville. Cette gracieuse embarcation s'appelait *la Nathalie*, quoique les gens du pays pussent se souvenir qu'autrefois elle avait porté un nom différent. L'équipage se composait, outre le propriétaire qui en était le capitaine, de Conan, pêcheur à Plouharel et de Piéric, le mousse que nous venons de voir. Conan et Piéric étaient déjà à leur poste et travaillaient avec activité afin de tout disposer pour l'appareillage.

Conan, robuste gaillard, dans le force de l'âge, paraissait plus habitué à saler le hareng et la morue qu'à parader sur un bateau de plaisance. Ses vêtements étaient sordides, selon l'habitude des marins bretons ; mais il était coiffé, pour la circonstance, d'un resplendissant chapeau ciré portant en lettres d'or sur un ruban : *la Nathalie*. Piéric et M. de Verville lui-même avaient des chapeaux du même genre.

En voyant son maître et la famille de son maître, Conan tourna dans sa bouche un énorme tampon de tabac et dit d'une voix traînante :

—Comme ça, monsieur de Verville, vous voulez sortir aujourd'hui... et avec une dame encore ? La brise fraîchit de plus en plus et du diable si je n'ai pas peur d'un coup de vent !

—Un coup de vent ! est-ce que tu perds la raison ? Le temps est magnifique... Sans doute tu aimerais mieux rester à boire au cabaret de Francillon ; mais tu prendras ta revanche demain ; tu sais qu'il y a toujours un bon pourboire ?

—Oui, oui, monsieur ; pourtant ce n'est pas de cela qu'il retourne. Il sera dommage que votre jolie dame, si bonne pour les pauvres gens... Tenez, ajouta le marin, si vous ne m'en croyez pas, consultez le père Clément ; il se connaît bien en temps, lui !

Le père Clément était un vieux douanier qui, assis sur une borne, à quelques pas, fumait sa pipe courte, presque entièrement cachée dans sa grosse moustache. Ainsi interpellé, il toucha son kepi pour saluer :

—Véritablement il y a de mauvais signes répondit-il. Je ne conseillerais pas à une embarcation de se hasarder loin des côtes... Tout à l'heure il a été question d'armer la patache de la douane pour aller au phare relever les gardiens et apporter des provisions ; mais nous sommes tous tombés d'accord qu'il serait imprudent de sortir tant que le vent et la lame ne molliront pas un peu.

Verville fit un geste d'impatience.

—C'est que vous êtes tous des poltrons, père Clément, répliqua-t-il en tempérant par un ton de jovialité l'impolitesse de cette réponse ; où voyez-vous de mauvais signes ? La brise est assez ronde, c'est vrai, mais qu'importe ? Je ne compte pas aller jusqu'au phare ; je me contenterai de me placer sur la route de ces canards sauvages qui passent là-bas par bataillons, et quand j'en aurai abattu quelques-uns, je rentrerai avant la fin de la marée.

Personne n'osait plus combattre cette énergique obstination. Le douanier haussa les épaules, comme pour témoigner qu'il avait dit ce qu'il devait dire. Seul, Conan répliqua d'un ton timide :

—La bonne dame peut toujours s'attendre à être bien mouillée.

—Bah ! elle se réfugiera dans la cabine, si la lame devient trop dure, reprit Verville ; mais veux-tu que je te dise où le bas te blesse, Conan ? Comme Piéric, tu as peur pour ta peau ! Piéric n'est qu'un moussaillon ; mais toi ! toi !...

Conan se redressa brusquement.

—Peur pour ma peau ? tonnerre de Brest ! je n'avais pas pensé à celle-là !... Embarquons, monsieur, embarquons vite, et nous irons aussi loin que vous voudrez, jusqu'en Angleterre, jusqu'en Chine, si cela vous plaît... On verra si Conan Lambert craint pour sa misérable carcasse !

Et il se mit à préparer avec une impatience fébrile, la planche d'embarquement. Verville sauta dans le yacht.

—Enfin ! s'écria-t-il ; on a bien du mal à se faire obéir.

Nathalie allait franchir la planche à son tour ; Léopold la retint par le bras.

—De grâce, madame, lui dit-il, renoncez à cette partie... J'accompagnerai Verville ; vous, rentrez à la ferme... Puisque il y a du danger, je vous en conjure, ne vous exposez pas !

Nathalie s'arrêta.

—Bon ! voilà l'autre à présent ! s'écria Verville avec une colère moqueuse ; ah ! ça tout le monde s'est donc donné le mot pour me contrarier ? Quels dangers peut voir M. Léopold d'Hercourt dans cette promenade ?

—Je ne suis pas compétent moi-même en pareille matière ; mais ces braves gens ont l'habitude de la mer, et ils affirmeront...

—Alors, je n'y entends rien, moi, ou bien M. le lieutenant tient plus que moi à la sûreté de madame de Verville ?

—Je ne dis pas cela, mais...

Nathalie, voyant son mari fâché, interrompit avec empressement :

—J'ai confiance en Roger ; son expérience égale celle d'un marin. Je persiste à faire cette partie sur l'eau.

Et elle s'avança de nouveau vers le pont volant.

—Madame, lui dit le lieutenant à voix basse en lui donnant la main, une tempête se prépare et vous serez exposée...

—Eh bien, monsieur Léopold, répliqua Nathalie de même avec un sourire mélancolique, la vie n'est pas assez précieuse pour qu'il faille en prendre tant de souci.

Peu d'instants plus tard, on démarrait le yacht qui, halé par les gens de la jetée, aborda gaillardement les hautes lames.

III

LA CHASSE AUX MACREUSES

Malgré les fâcheuses prévisions des marins, la légère embarcation, dont on venait d'orienter la voile, gagna le large et bientôt les chasseurs se trouvèrent à portée de ces immenses migrations d'oiseaux aquatiques qui rasaient la surface des eaux. Les fusils commencèrent à tonner, sans autres interruptions que celles causées par la nécessité de charger. L'épaveur, dont nous avons parlé, nageait sans relâche pour rapporter les pièces démontées et le gibier, fruit de l'adresse des deux tireurs, s'accumulait tout palpitant au fond du yacht.

Il y avait pourtant une ténacité réelle à s'éloigner de la terre et Piéric jetait des regards inquiets sur Conan qui affectait de siffloter. Une violente houle se faisait sentir, la brise devenait à chaque instant plus forte. On s'était trouvé déjà dans l'obligation de diminuer la voile ou, suivant l'expression consacrée, de "prendre des ris." Malgré cela, le yacht se penchait souvent à droite et à gauche, de manière à faire croire qu'il allait chavirer. D'autres fois les lames inondaient le pont et le mousse devait agiter sans relâche la petite pompe installée au milieu du navire. Le bruit des flots et du vent était tel que l'on entendait à peine les coups de fusil ; on les distinguait uniquement au léger nuage de fumée qu'ils produisaient et qui était emporté aussitôt par cette brise infernale.

Léopold, après avoir abattu quelques macreuses, s'était lassé de la chasse, et, déposant son fusil, s'était mis à la manœuvre ; mais Verville ne cessait de tirer sur les oiseaux, qui passait en noires volées au-dessus de sa tête, et le malheureux chien, à demi noyé, ne pouvait recueillir ses nombreuses victimes. Quant à Nathalie, drapée dans sa mantille rouge que lutinait le vent, elle s'était réfugiée dans la cabine à l'arrière du yacht et, par la porte entr'ouverte, elle contemplait le magnifique tableau qui s'offrait à ses yeux.

A certains moments, l'horizon était des plus étroits ; mais quand l'embarcation s'élevait au-dessus d'une haute vague, on apercevait une mer immense, irritée, sur laquelle le soleil et les nuages produisaient les plus merveilleux effets de la lumière. D'un côté, la terre se dressait comme un mur de brume, aux teintes bleuâtres. De tous les autres côtés, les flots tumultueux s'étendaient à perte de vue, et rien ne troublait leur terrible uniformité, sauf deux ou trois pauvres bateaux qui regagnaient péniblement les ports du voisinage ou quelques rochers qui dressaient ça et là leur tête anguleuse. A mesure que l'on avançait, on voyait sortir de l'océan une colonne lisse, blanche, imposante, surmontée d'une lanterne qui semblait toucher le ciel. C'était le Phare-Neuf, construit sur un rocher qui avait autrefois causé bien des naufrages. L'écueil, qui servait de base à ce superbe monument, était recouvert habituellement par le flux et, en ce moment, on n'en

voyait qu'une petite partie contre laquelle les flots s'acharnaient avec une puissance incroyable.

Ce spectacle était si beau que la jeune femme en oubliait sa frayeur et même certaines velléités de mal de mer ; elle se cramponnait au montant de la porte de la cabine, afin de ne pas être renversée par les mouvements désordonnés du yacht.

La situation cependant pouvait inspirer d'autres sentiments que de l'admiration. De minute en minute le ciel se couvrait de nuages plus larges, plus épais, plus rapprochés, et le vent, au lieu de diminuer, redoublait de rage. Aussi Piéric et Conan continuaient-ils d'échanger de loin des regards inquiets, bien que leur orgueil de profession et l'humeur despotique du maître leur imposassent silence.

M. de Verville, en effet, n'était pas marin, malgré ses prétentions à cet égard, et certainement il ne se rendait pas un compte exact du péril. Egoïste autant qu'inexpérimenté, il ne songeait pas aux inconvénients que cette chasse, à laquelle il pronçait plaisir, pouvait avoir pour les autres, et d'ailleurs il n'était pas fâché de faire acte d'autorité.

Aussi peut-être n'eût-il pas remarqué de si tôt la position critique de l'embarcation, si Léopold d'Hercourt, qui était assis près de la cabine, appuyé sur son fusil, n'eût dit avec un certain embarras ;

—Vraiment, monsieur, nous pourrions avoir quelque peine à regagner Plouharel avant la fin de la marée... Et puis, madame de Verville paraît horriblement fatiguée par cet horrible tangage.

—Ne vous inquiétez pas de moi ! s'écria Nathalie, ce que je vois est d'une beauté si sublime qu'on ne peut payer trop cher de semblables émotions.

Verville partit d'un éclat de rire.

—Ah ! ça, Léopold, s'écria-t-il, aurais-tu peur, par hasard ? Tu m'as l'air de mettre sur le compte de cette vaillante Nathalie tes propres faiblesses, toi, un artiller !... Au fait, peut-être serait-il sage de diminuer encore la voile, car la brise se carabine en diable.

—Il vaudrait mieux ferler la voile, monsieur, dit le matelot avec vivacité en évitant néanmoins de montrer toutes ses alarmes ; nous marcherons à l'aviron.

—Tu oublies, Conan, qu'un fort courant de marée nous emporte vers le Phare-Neuf, et si nous n'avions plus le secours de la voile...

—Le courant nous dresse déjà depuis longtemps, monsieur ; nous ne sommes pas à plus d'un quart de lieu du phare, et nous risquons de donner du nez contre ces rochers maudits... Sans avoir peur pour sa peau, on peut bien dire que nous ne sommes pas précisément à la noce !

—Ah ! je ne reverrai jamais ma mère ! s'écria Piéric, qui ne put retenir ses larmes. Eh bien ! faut-il ferler la voile ?

Verville tardait à répondre.

—Sur ma foi ! ils sont tous fous de lâcheté ! dit-il enfin en ricannant ; mais ferlez, si c'est votre fantaisie... Aussi bien voilà une vingtaine de macreuses que Léopold et moi nous avons pelotées, et cela suffit pour aujourd'hui.

Il appela l'épaveur, le saisit par la peau du cou et le jeta dans le yacht, à la grande satisfaction du chien ; puis il alla prendre la barre du gouvernail, pendant que Conan pliait complètement la voile.

Alors la barque, n'étant plus soutenue par l'action du vent, se mit à bondir d'une façon désespérée. Cette fois, Nathalie, malgré son empire sur elle-même, ne put retenir un cri de frayeur.

—Courage ! ma chère, lui dit son mari avec un sang-froid majestueux, ne suis-je pas là ?

En quelques minutes la toile avait été rattachée sur sa vergue.

—Aux avirons maintenant ! s'écria le matelot ; je vais en prendre un, mais qui tiendra l'autre ? Piéric est trop faible, et d'ailleurs il ne peut quitter la pompe.

—Me voici prêt, dit Léopold en mettant son caban de côté, je sais ramer.

— Tant mieux, mon officier, car nous allons avoir besoin de poignets solides.

— Et moi, je reste au gouvernail, reprit Verville avec une assurance ordinaire.

Conan fit la grimace.

Vous êtes bien le maître, monsieur, répliqua-t-il, mais il s'agit, sauf votre respect, de gouverner droit, car si nous venions à tomber en travers de la lame...

— Allons donc ! grand nigaud, ne dirait-on pas que c'est la première fois que je prends la barre ?... En route !... Je veux me trouver à la ferme pour l'heure du dîner.

Hum ! peut-être d'ici là le goût du pain nous aura-t-il passé à tous ! grommela le matelot.

Mais cette observation malsonnante fut entendue seulement du mousse, qui se signa, en se recommandant tout bas à Notre-Dame-d'Auray.

Pendant ce changement de manœuvre, le courant de marée qui portait vers le phare avait entraîné l'embarcation avec rapidité. Vainement les deux rameurs appuyaient-ils de toute leur force sur les avirons, ils ne pouvaient lutter contre cette mer furieuse, et le yacht, au lieu d'avancer perdait visible-ment du terrain.

Bientôt on se trouva près de l'écueil que surmontait la tour. Des lames colossales se ruaient contre le rocher ; non-seulement elles le recouvraient entièrement, mais encore elles lançaient leur écume jusqu'à la lanterne de l'édifice. Tout alentour c'était une perturbation effroyable, et si le yacht était pris dans ce tourbillon, il ne pouvait manquer d'être brisé comme verre.

C'était afin d'échapper à ce péril que les deux rameurs faisaient des efforts surhumains. On ne parlait pas ; Nathalie, dans sa cabine, n'admirait plus : elle s'était agenouillée et priait. Du reste, le fracas des eaux, le grondement du vent rendaient impossible toute conversation.

Les gardiens du phare avaient connaissance de la situation critique où se trouvait le yacht ; car, à une fenêtre de la tour, s'agitait un petit pavillon, et on entendait les tintements précipités d'une cloche d'alarme. Par malheur ces gens ne pouvaient rien de plus pour l'embarcation menacée du naufrage. Ils étaient tout à fait isolés sur ce bloc de granit. Selon les règlements spéciaux, ils n'avaient pas même un canot et, s'ils l'avaient eu, ils eussent été dans l'impuissance absolue de s'en servir.

Aucune des personnes qui se trouvaient sur le yacht ne pouvait donc ignorer la grandeur du péril. Verville lui-même, serrant convulsivement la barre, semblait enfin comprendre l'imprudencé qu'il avait commise, il était fort pâle et ne pouvait dissimuler son anxiété.

— Eh bien, dit Conan d'un ton de rancune, sans interrompre sa besogne, qui donc a peur de sa peau maintenant ?

Mais presque aussitôt il s'écria avec une énergie extraordinaire.

— Attention, monsieur !... Bâbord la barre et tenez ferme ! Bâbord, vous dis-je !

Cet avertissement avait pour cause une énorme montagne d'eau, qui s'avancait sur le yacht avec la rapidité de la locomotive.

En voyant venir ce coup de mer, Verville eut un tressaillement de terreur ; mais soit qu'il eût mal compris le commandement du matelot, soit qu'il ne pût ou ne sût pas l'exécuter, il fit une fausse manœuvre et ne réussit pas à empêcher l'embarcation de recevoir par le travers un épouvantable choc. La monstrueuse lame s'abattit sur le yacht, le renversa et l'engloutit avec ceux qu'il contenait.

Au moment de la catastrophe, plusieurs cris avaient été poussés ; on distingua la voix aiguë du petit mousse qui disait : *ma mère !* Puis tout s'était abîmé dans le tourbillon d'écume, et l'on n'entendit plus que les hurlements du vent et le mugissement des vagues.

Nathalie, au premier signal d'alarme, était sortie de la cabine, comme pour chercher un secours impossible ; et avait

disparu avec ses compagnons. Elle se sentit d'abord entraînée dans le gouffre par une force irrésistible et adressa à Dieu une pensée suprême ; mais, habituée des bains de mer, elle passait pour une des plus habiles nageuses de la plage, et elle agita les pieds et les mains par un mouvement instinctif. Aussi, malgré le poids de ses vêtements, ne tarda-t-elle pas à revenir sur l'eau.

Au moment où, suffoquée, éperdue, demi-morte, elle arrivait à la surface, elle se heurta contre un autre naufragé, qui, cramponné à une planche, luttait aussi contre la mort. La pauvre Nathalie, sachant à peine ce qu'elle faisait, le saisit par la jambe et balbutia quelques paroles suppliantes.

Une violente secousse lui fit lâcher prise, en même temps que la personne dont elle réclamait l'aide retournait la tête... Elle reconnut son mari.

Verville avait-il accompli un mouvement purement machinal ou bien avait-il reconnu sa femme et la sacrifiait-il à cet instinct de la vie si exclusif dans certaines natures ? Nathalie ne s'en rendait pas compte, mais cette brutalité féroce lui causa un mortel découragement. Du reste, elle n'eut pas le temps de recommencer sa tentative : un nouveau coup de mer, fondant sur Verville et sur elle, les sépara. En remontant sur l'eau pour la seconde fois, elle ne vit plus son mari.

La malheureuse jeune femme n'avait plus la force ni la volonté de disputer son existence aux éléments déchaînés. Elle s'abandonnait et ne faisait plus que de faibles mouvements, quand elle se sentit soutenue par une main ferme, et on lui dit :

— Courage, Nathalie ! je suis là.

Madame de Verville était comme couchée sur l'eau ; près de son visage, un visage pâle, aux yeux ardents, venait d'apparaître. Elle sembla vouloir parler à Léopold, et ses lèvres remuèrent, mais aucune parole n'en sortit. Elle se contenta d'adresser un léger sourire à ce dernier ami, et perdit connaissance.

On pouvait la croire morte, toutefois Léopold, qui à présent l'étreignait d'une main contre sa poitrine, tandis qu'il nageait de l'autre, ne désespérait pas du salut.

Le courant avait porté les naufragés vers les roches du phare. Il en résultait un nouveau danger, celui d'être jeté contre ces roches et d'être broyé, comme la barque elle-même qu'on venait d'entendre se briser avec fracas.

Léopold, ayant plusieurs fois visité la tour, se souvint qu'il existait, au milieu des blocs granitiques, une profonde coupure où l'on devait se trouver un peu à l'abri des coups de mer. Il nagea de ce côté, soutenant toujours la jeune femme évanouie, et, en effet, il atteignit une place où les eaux étaient moins furieusement agitées. Bientôt même ses pieds heurterent un escalier, en ce moment recouvert par le flux, et il put saisir le barreau de bronze d'une sorte d'échelle qui permettait de grimper jusqu'à la porte du phare.

Là, quoique très amorti, le choc des lames était encore redoutable ; d'ailleurs le jeune homme, épuisé de fatigue, se sentait incapable de gravir, avec son précieux fardeau, cette échelle raide et difficile. Assailli en tous sens, aveuglé par l'écume, étourdi par le bruit des flots, il s'attachait convulsivement à l'échelon, sans savoir quel parti prendre. Alors une voix humaine se fit entendre au-dessus de lui, et une corde tomba à portée de sa main.

Il leva les yeux : les gardiens du phare avaient vu sa détresse, et ouvrant une porte de bronze qui se trouvait à l'étage inférieure de la tour, venaient de lui lancer cette corde.

Léopold, encouragé par ce secours inattendu, s'empressa de la passer autour du corps de Nathalie, puis il fit signe aux gens du phare qu'ils pouvaient hisser. Lui-même monta l'échelle, de manière à garantir des secousses par trop brusques la pauvre jeune femme privée de sentiment. Grâce à ces précautions, Nathalie atteignit la porte de la tour, et bientôt les deux naufragés furent à l'abri de tout péril.

IV

LE PHARE

On se trouvait maintenant dans un petit vestibule, tenu avec une propreté extrême ; à droite et à gauche étaient les magasins ; au fond un escalier tournant conduisait aux étages supérieurs et à la lanterne. Les habitants de cette espèce de tour, perdue au milieu de l'océan, étaient un vieux bonhomme à cheveux gris, en bonnet de marin ; il portait un long tablier de toile verte, aussi saturé d'huile que l'étoffe pouvait en absorber ; c'était Bidouret, le maître du phare. Puis venait un gros gaillard, en jaquette goudronnée, avec une de ces coiffures impossibles comme en adoptent les matelots. Il avait un scapulaire sur la poitrine, et aux oreilles des boucles de laiton. Sa figure large, épanouie, exprimait la douceur, bien que sa barbe ne parût pas avoir été faite depuis quinze jours. Léopold remarqua avec satisfaction que la troisième personne, qui complétait le service du phare, était une femme encore assez jeune, ayant l'aspect d'une paysanne bretonne, et qui, pour la vigueur et l'activité, ne devait le céder à aucun homme du voisinage.

Nathalie, toute ruisselante d'eau de mer, avait été déposée sur les dalles bien polies du vestibule ; on s'empressa de refermer la porte, car les lames bondissaient beaucoup plus haut et leur écume blanche jaillissait jusque sur les marches de l'escalier. Alors les gardiens se mirent à regarder par une étroite fenêtre et échangèrent quelques mots en bas-breton. Toutefois, l'objet qui les préoccupait cessa bientôt d'attirer leur attention, et ils se rapprochèrent des naufragés.

Déjà la robuste commère, appuyant la tête de Nathalie sur ses genoux, frappait dans les mains de la jeune femme et lui donnait les soins nécessaires à une personne évanouie ; en même temps elle disait avec une volubilité de langue qu'elle n'avait peut-être pas toujours l'occasion d'exercer :

—Je savais bien, moi, que c'était le bateau de M. de Verville !... Oui, et vous êtes l'officier, et voici la jeune dame que l'on aime tant à Plouharel... Sainte Vierge ! quel malheur ! Et n'étaient-ce pas le petit Piéric et le grand Conan qui se trouvaient encore dans ce joujou de yacht ? Pauvre Piéric ! comme sa mère va pleurer !

—Vous nous connaissez donc, ma bonne femme ? demanda Léopold.

—Certainement que je vous connais ; je vous ai vus bien des fois à Plouharel, et j'ai servi de *baigneuse* à cette gentille petite dame, là-bas, à "l'établissement," comme ils disent... Mais vous n'avez pas fait attention à moi... Je suis Marianne Bidouret, et c'est mon père qui est gardien chef. Mon mari, Antoine Gaspard, est aussi gardien du phare, seulement, comme il est malade au village, rapport à cette blessure qu'il a reçue à bord de la *Reine-Blanche*, je viens faire son service ici et le service n'en va pas plus mal.

Léopold eût été fort importuné de ce verbiage, si Marianne tout en parlant, n'avait continué de frictionner les tempes et les mains de Nathalie pour rappeler la circulation. Cependant il demanda avec inquiétude :

—Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? Vous êtes bien sûre qu'elle n'est pas morte ?

—Non... non... ça revient... Tout à l'heure, il n'y paraîtra plus.

—Avec votre permission, mon officier, dit Bidouret, combien étiez-vous dans ce bateau qui a péri ?

—Cinq ; outre madame de Verville et moi, il y avait M. de Verville, Conan et le mousse.

—Vraiment ! dit le vieux lampiste.

—Et vous, mes amis, reprit d'Hercourt, pouvez-vous me dire si nos pauvres compagnons ont quelque chance de se sauver ? Vous avez dû voir le naufrage !

—Oui, oui, et ce n'est pas beau à voir pour un marin, dit le second gardien en manœuvrant dans sa bouche un tampon de tabac ; mais selon moi, tout ce qu'il y a de vivant provenant du yacht se trouve ici.

—Cependant, répliqua le père Bidouret d'un air pensif, la lame tout à l'heure ne roulait que deux corps sur les *Roches Rouges*, et en peu de minutes elles les avait mis comme en charpie. Quo sera devenu le troisième ?

—Il aura été entraîné par le courant ; allez, père Bidouret, son compte est bon comme celui des autres.

En ce moment Marianne s'écria :

La petite dame commença à respirer. Elle ne peut rester là par terre, et il est temps de la porter quelque part.

—Eh bien, dit le gardien chef, monte la dans ta chambre.

—Songez donc, père, ma chambre est si étroite et si laide ! Ne vaudrait-il pas mieux l'installer dans celle de l'ingénieur ? Rien n'est assez beau pour une dame de cette volée.

—Y penses-tu ? Et si "M. l'ingénieur" venait faire sa tournée par hasard ?

—Il n'y a pas de danger. L'ingénieur ne fait sa tournée que par le beau temps, et le beau temps ne paraît pas près de revenir... C'est dit.

Elle souleva madame de Verville avec précaution. Nathalie, bien qu'elle eût rouvert les yeux, était encore incapable de faire le moindre mouvement. Sa tête reposait inerte sur l'épaule de Marianne, et son capulet rouge s'était dérangé, ses cheveux blonds dorés retombaient presque jusqu'à terre, en boucles humides. Léopold proposa à Marianne de l'aider.

—Merci, monsieur l'officier, répliqua la commère en souriant ; ça me connaît... Et puis la chambre de l'ingénieur n'est qu'au cinquième étage.

Elle s'engagea d'un pas lesté dans l'escalier de fer qui conduisait au sommet de la tour, et elle ne semblait pas songer à son fardeau.

Les deux gardiens s'étaient remis à la fenêtre et scrutaient avec beaucoup d'attention les vastes espaces de l'océan.

—Décidément, reprit Bidouret, après un moment d'examen, il n'y a plus personne à sauver. Mais voyons, Jean Canté, ce pauvre officier grelotte dans ses habits mouillés... Il faudrait lui donner une cabine, et aussi un coup de rhum pour se réchauffer, et puis du linge...

—Du linge, du linge ! répliqua Jean en se grattant l'oreille ; vous le savez, père Bidouret, ici on n'a pas l'occasion de faire le damoiseau.

—C'est vrai, ça ! Je me souviens pourtant qu'à sa dernière tournée, M. l'ingénieur a laissé ici une vareuse et un pantalon de drap... Quant à des chemises, hum ! peut-être en trouvera-t-on une dans le coffre de mon genre Gaspard.

En tout autre moment, Léopold n'eût pu s'empêcher de rire de l'embarras de ces braves gens ; il se contenta de les remercier pour leurs bons offices, et, après avoir bu un coup de rhum, il fut conduit dans une chambre où l'on parvint, tant bien que mal, à lui procurer quelques vêtements secs.

Cette chambre dont une des parois avait la forme circulaire de la tour, était d'une exigüité extrême. A peine pouvait-elle contenir une mince et dure couchette en fer, une chaise de paille, et une sorte de table sans pieds, qui, à défaut d'espace, se repliait contre la muraille, dès qu'on ne s'en servait plus. Une fenêtre longue et étroite, garnie d'un verre très épais, laissait pénétrer une lumière suffisante dans ce réduit.

D'Hercourt, après avoir procédé sommairement à sa nouvelle toilette, demeura seul pendant une heure. Il n'avait plus d'inquiétude au sujet de Nathalie, car Marianne était venue l'avertir à travers la porte que "tout allait bien ;" mais il était accablé de fatigue et éprouvait le besoin de se recueillir un peu à la suite de ces événements inattendus et terribles.

Il se disposait à aller s'informer de madame de Verville, quand Marianne entra dans sa chambrette.

—Ah ! monsieur l'officier, dit-elle naïvement, comment voilà "brave !" Vrai, vous avez tout à fait l'air d'un des nôtres... Eh bien ! la petite dame n'a pas mauvaise mine non plus avec ma robe et ma coiffe blanche des dimanches... Mais venez vite, elle vous attend.

—Comment est-elle, Marianne ?

—Pas mal ; cependant, elle pleure et se lamente, à cause de son mari sans doute... Entre nous, monsieur l'officier, cette barque de malheur contenait des gens qui valaient mieux que lui, car M. de Verville était un mauvais homme, débauché, dur pour le pauvre monde.

D'Hercourt ne répondit rien et fit signe à Marianne de le conduire. Elle monta deux étages et l'ayant introduit dans la pièce d'apparat que l'on appelait " la chambre de l'ingénieur," elle se retira discrètement.

Cette chambre, à peine plus grande que celle d'un gardien, était plus propre et plus confortable. Le mobilier en sapin poli ne manquait pas d'élégance. A la muraille était fixée une espèce de tableau représentant les " plan, coupe et élévation " du Phare-Neuf. Sur la cheminée, il y avait une pendule de marbre, flanquée de quelques échantillons de roches et de coquillages.

Nathalie, debout au milieu de la pièce, paraissait cruellement agitée. Elle portait un costume appartenant à Marianne et, quoique ce costume fût beaucoup trop large, il faisait d'elle la plus ravissante paysanne bretonne qu'il fût possible d'imaginer. Elle vint au devant de Léopold et lui tendit la main.

—D'Hercourt, mon cher d'Hercourt, s'écria-t-elle, il est donc vrai, nous seuls avons échappé à ce naufrage ?

Léopold baissa la tête.

—Dieu nous punit ! poursuivit-elle avec égarement, en apprenant la mort de notre voisin, nous eussions dû renoncer à cette funeste partie de plaisir... *Celui* qui en a été l'instigateur en est la première victime !

—Courage ! chère Nathalie, courage ! repliqua Léopold avec une émotion sympathique.

Elle s'assit et sanglota, le visage caché dans ses mains.

—Léopold, reprit-elle bientôt, je ne vous ai pas remercié encore de votre généreuse abnégation... Dans ce cruel moment où nous périssions l'un et l'autre, vous n'avez songé qu'à moi, et votre dévouement est d'autant plus admirable qu'une autre personne qui me devait secours et protection... Mon Dieu ! pardonnez-moi de ne pouvoir écarter ce souvenir !

D'Hercourt avait seulement une idée vague du drame rapide qui s'était joué entre le mari et la femme, après la submersion du yacht. Il n'avait fait qu'entrevoir Verville sur son épave, mais il connaissait de longue date l'égoïsme de son ancien tuteur, et les révélations incomplètes de Nathalie lui apprirent la vérité. Il dit d'un air de malaise en détournant les yeux.

—On perd souvent la tête en pareille occasion, et un mot prononcé machinalement, un mouvement involontaire...

—Je voudrais vous croire, Léopold ; Dieu m'est témoin que je donnerais tout pour vous croire... Mais est-ce donc un mouvement involontaire qui a pu laisser de semblables traces ?

La jeune femme, sans fausse modestie, écarta son fichu et montra, sur son épaule délicate, l'empreinte sanglante d'un soulier ferré.

—Le misérable ! s'écria Léopold avec une indignation qu'il ne sut pas maîtriser.

Nathalie se hâta de rajuster son fichu.

—Peut-être, monsieur d'Hercourt, reprit-elle enfin avec une sorte de confusion, n'aurais-je pas dû vous confier ce fait si triste et si honteux. Nous ne reviendrons jamais là-dessus, Léopold, n'est-ce pas ? Vous ne révélez ce secret à personne... Hélas ! je voudrais l'oublier moi-même... Mais notre situation actuelle réclame toute notre attention. Je vous prie, mon cher Léopold, de voir les gardiens du phare, afin qu'on nous reconduise bien vite à Plouharel... Peut-être quelqu'un de ceux que nous regrettons y aura-t-il été transporté par miracle.

Léopold secoua la tête.

—N'y comptez pas, Nathalie ; je ne chercherai pas à vous tromper, on affirme que tous ceux qui se sont embarqués avec nous ce matin ont péri. D'ailleurs, les gardiens du phare vous le savez, n'ont pas de barque à leur disposition.

—Du moins il est possible de faire des signaux à la côte, pour qu'on vienne nous prendre. Voyez donc, mon cher d'Hercourt, j'ai hâte de partir, dussé-je courir de nouveaux dangers !

A un étage inférieur, d'Hercourt trouva tout le personnel du phare dans une pièce qui servait de cuisine et de salle commune. Quand il entra, les deux gardiens et Marianne étaient en conférence sur un sujet qui paraissait d'un grave intérêt pour eux. Léopold ayant exprimé le désir qu'on fit un signal à la côte, afin de demander une barque, Marianne, qui était en train de sécher l'élégant costume de madame de Verville, s'écria :

—Sainte Vierge ! monsieur l'officier, on aurait beau déployer tous les pavillons du phare, la barque ne viendra pas, par l'excellente raison qu'elle ne peut venir. Mon pauvre Gaspard lui-même n'oserait se mettre en mer par un temps pareil. C'est un coup de vent qui commence, et Dieu sait maintenant quand nous sortirons d'ici... pas avant trois jours, huit jours peut-être, car ce maudit Nordet n'en fait jamais d'autres... Aussi sommes-nous très embarrassés ; il y a bien encore du biscuit dans le magasin, mais beaucoup d'autres provisions nous manquent ; surtout, il ne nous reste presque plus d'eau douce. Mon père vient de me malmener rudement, parce que j'en ai employé une partie à laver vos effets et ceux de la petite dame... Nous attendions ce soir la patache qui doit nous ravitailler et amener les hommes de service, pour nous remplacer, il ne faut plus compter sur la patache, et nous resterons ici à la volonté de Dieu !

Les deux gardiens confirmèrent les assertions de Marianne ; si fâcheuses qu'elles fussent, Léopold ne parut pas s'en affliger outre mesure. Cependant, il demanda avec inquiétude :

—Quoi ! mes amis, si madame de Verville était forcée par le mauvais temps de résider ici pendant plusieurs jours ; serait-elle exposée à manquer des choses les plus nécessaires ?

—A la guerre comme à la guerre, mon officier, répliqua le gardien chet en tortillant son tablier huileux, réellement la caudex est dégarnie et personne ici n'aura l'occasion de se faire un dieu de son ventre... Eh bien, Canté, poursuivit-il en s'adressant à son camarade, pendant que je vais graisser le mouvement d'horlogerie du phare, vois donc si Saint-Michel et Notre-Dame-d'Auray n'auraient pas fait prendre quelques poissons à nos lignes.

—On y va, pere Bidouret, répliqua le gros matelot à boucles d'oreille ; mais la lame était trop dure pour que le poisson ait pu mordre. Enfin je descends et je m'assurerai, par la même occasion, si la mer n'aurait pas laissé sur les roches des épaves ou... autre chose.

D'Hercourt comprit la portée de ces dernières paroles, et, dans l'espoir de découvrir des traces de ses malheureux compagnons, il proposa à Jean de le suivre, ce qui fut accepté.

Ils descendirent de 2 dans le vestibule, ouvrirent la pesante porte du phare et se virent glisser le long de cette échelle de bronze que Léopold avait gravie avec tant de peine.

La marée était basse ; l'énorme rocher sur lequel la tour était bâtie se montrait à découvert. On pouvait distinguer en ce moment toutes les pointes, les sinuosités, les irrégularités de cette masse granitique, et Léopold n'eut pas de peine à reconnaître l'espèce de couloir qui lui avait servi d'abri contre les coups de mer. En revanche on n'apercevait plus le moindre débris de la barque ; les flots toujours tumultueux, ne jouaient plus autour de l'écueil, avec des cadavres informes et mutilés.

—Je disais bien, reprit Jean Canté. Plus personne ! Pauvre Conan ! Pauvre Piéric !... Quant à ce Barbe-Bleue, ce n'était pas un marin après tout !

Les gardiens du phare avaient eu l'idée, pour améliorer leur trop maigre ordinaire, d'entourer de cordes, munies d'hameçons, la partie inférieure de la tour. Quand le flux venait recouvrir la roche, le poisson mordait à l'appât, et, au reflux, il était facile de s'en emparer. Par malheur, ce jour-là, la pêche n'avait pas été heureuse ; un seul poisson, et encore de

médiocre grosseur, était suspendu aux lignes, déjà mort et tout meurtri par le choc des vagues. Jean grimpa cependant au milieu des varechs humides pour décrocher cette chétive proie.

—Quelle misère ! dit-il ; mais j'étais sûr, qu'il en serait ainsi. La lame fouettait avec une telle force que ce gaillard a dû être diablement affamé pour... Enfin il servira au dîner de la petite dame, qui sans doute ne mange pas beaucoup.

On rentra dans le phare, et pendant que Marianne préparait le repas des naufragés, Léopold, remonta dans la chambre de l'ingénieur où Nathalie l'attendait avec impatience. Il exposa à madame de Verville l'impossibilité absolue où l'on était de retourner à Plouharel jusqu'à la fin de la tempête.

—Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! répliqua-t-elle avec accablement ; aussi bien qu'importe, puisque nous ne retrouverons plus là-bas ceux dont je voudrais racheter la vie au prix de la mienne !

V

LES NAUFRAGÉS.

Non seulement le vent ne tomba pas pendant la nuit, mais encore il redoubla de violence. Madame de Verville et le lieutenant d'Hercourt, retirés chacun dans sa chambre, entendaient constamment un fracas épouvantable qui les aurait privés de sommeil, quand même les préoccupations les plus graves n'eussent pas troublé leur esprit. Nathalie surtout s'épouvantait de ces trépidations singulières qu'éprouvent les phares les plus solides pendant la tempête et qui font craindre aux personnes inexpérimentées la ruine imminente de ces constructions hardies. La jeune femme s'imaginait à chaque instant que la mer, dans sa fureur, allait arracher de sa base cet ouvrage des hommes. Cependant les gardiens et Marianne remplirent scrupuleusement les devoirs de leur emploi. Chacun d'eux veilla à son tour, et pendant toute cette nuit orageuse le phare répandit, comme à l'ordinaire, sa lumière protectrice sur l'immensité de l'océan.

Dans le courant de la matinée suivante, les gardiens semblaient encore se livrer au sommeil, quand Léopold, qui n'osait se présenter si tôt chez madame de Verville, sortit sur une espèce de galerie extérieure qui entourait la partie inférieure du phare. De grands nuages traversaient le ciel sans se condenser en pluie, et alimentaient ce vent formidable qui continuait de bouleverser les eaux.

Il était donc à craindre qu'aucune embarcation ne pût être mise en mer par un temps pareil. D'Hercourt leva les yeux par hasard, et aperçut les deux gardiens, qu'il croyait encore dans leur cabine, postés sur la terrasse circulaire qui se trouvait immédiatement au-dessus de la lanterne. Ils avaient arboré un pavillon de couleur, sans doute un signal pour les gens de la côte. Quant à eux, une longue-vue à la main, ils observaient avec beaucoup d'attention un objet qui était au large, et ne pouvait être vu de l'étage inférieur du phare.

Poussé par la curiosité, Léopold monta l'escalier interminable qui conduisait à la lanterne. Parvenu à la dernière terrasse, où la force du vent empêchait presque de se tenir debout, il demanda aux deux gardiens s'il y avait espoir qu'une barque fût expédiée de Plouharel.

—Nous faisons ce que nous pouvons pour les décider, monsieur, répliqua le père Bidouret, et nous avons mis un pavillon jaune, afin de les engager à embarquer au plus vite. Mais si vous voulez bien prendre la longue vue, vous reconnaîtrez qu'ils nous montrent un pavillon noir, en signe que la chose leur paraît impossible, et ils n'ont pas tort... N'espérons donc rien pour cette marée et pour tout le temps que soufflera cette maudite brise.

—Peut-être du moins nous viendra-t-il quelque secours du côté de la mer, c'était sans doute un navire que vous observiez tout à l'heure au large ?

—Oui, oui, monsieur, c'est un navire ; mais le pauvre dia-

ble a grand besoin de secours pour lui-même et ne peut en porter aux autres. Regardez-le, il est dans une vilaine position, et s'il avait du bon sens, au lieu de se rapprocher de la côte, il s'en éloignerait au plus vite, à supposer que cela dépende de sa volonté.

Grâce aux indications du gardien chef, Léopold finit par distinguer, à une certaine distance, quelque chose qui était ballottée sur les eaux vertes et brillantes, comme un cormoran fatigué. C'était, en effet, un navire qui, presque à sec de voiles, luttait avec effort contre la tempête.

Jean, pendant cette conversation, n'avait cessé d'examiner avec la longue-vue le bâtiment en détresse.

—Vous avez raison, père Bidouret, dit-il au gardien-chef, c'est bien un navire de commerce anglais, et il a dû sortir hier du port de Z*** pour gagner l'Angleterre. Il a cassé son beau-pré et à l'air de gouverner à la grâce de Dieu.

—On dirait que ce navire fait des signaux, dit Léopold.

—Oui, oui, le malheureux demande un pilote ; mais autant vaudrait demander la lune en ce moment. Aussi pourquoi a-t-il voulu rester en mer pour attraper un mauvais coup ? N'aurait-il pas mieux valu gagner un port de refuge ? A présent, si les courants l'empoignent, il n'a plus qu'à se recommander à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Dans l'impuissance absolue où l'on était de secourir le navire anglais, d'Hercourt quitta la plate-forme où la violence du vent devenait irrésistible ; il rentra dans le phare, et se rendit chez madame de Verville.

Comme il s'y attendait, il la trouva sur pied et elle avait déjà repris son costume de fantaisie, auquel l'habile Marianne avait rendu sa fraîcheur première. Nathalie, drapée dans sa mante de flanelle rouge, paraissait souffrante ; néanmoins elle accueillit le jeune officier avec un plaisir évident et lui tendit la main.

On causa sur le ton le plus amical, et Léopold exposa à sa compagne la nécessité où l'on était encore de séjourner indéfiniment au phare. Contre son attente, la jeune femme accepta cette obligation avec philosophie.

Marianne entra. Elle venait proposer de servir le déjeuner dans la chambre même et sa proposition fut acceptée.

Ce déjeuner, comme on peut croire, ne fut pas somptueux. Le couvert se composait d'assiettes et de cuillers d'étain. Pour ordinaire, il y avait une soupe au biscuit de mer, surmontée de quelques légumes secs et couronnée d'un morceau de salé rance, vraie pitance de soldat en campagne. La boisson consistait en un "pichet" de mauvais cidre, et une ration d'eau-de-vie "casse-poitrine" dont Léopold, tout artilleur qu'il était, ne put avaler une demi-gorgée sans faire la grimace.

Le repas touchait à sa fin, quand la cloche d'alarme, placée au sommet du phare, se mit à sonner à grande volée, et ces sons lugubres dominèrent les bruits de la tempête. Bientôt on entendit les gardiens descendre précipitamment l'escalier ; Léopold arrêta au passage le père Bidouret pour lui demander de quoi il s'agissait.

—Un nouveau malheur, monsieur l'officier, répliqua le bonhomme tout haletant ; le navire anglais, qui était en perdition ce matin, a donné contre la roche du Petit-Diable et s'est brisé ; mais l'équipage est parvenu à mettre un canot à la mer et ils viennent à quatre ou cinq se réfugier ici. Les sauverons-nous ? Dieu le sait, car ils ont encore moins de chances que vous n'en aviez hier.

—En ce cas je descends aussi, dit Léopold ; peut-être serai-je de quelque utilité pour opérer le sauvetage de ces pauvres gens.

Nathalie elle-même exprima le désir de descendre.

—Non, non, de grâce, répliqua l'officier ; vous gêneriez les manœuvres ; d'ailleurs le spectacle d'une catastrophe possible se trouverait au-dessus de vos forces... Restez donc, et priez pour ceux qui ont péri ou qui vont périr !

Il avait raison et madame de Verville présumait trop de son courage. Aussi se jeta-t-elle à genoux et, se cachant le visage dans ses mains, elle adressa une ardente prière à Dieu.

Léopold rejoignit les gardiens sur la galerie inférieure de la tour. Les naufrages étaient en vue et ne se trouvaient guère à plus de cinquante pas du phare. Il y en avait cinq dans un canot assez exigü. Deux d'entre eux manœuvraient les avirons, un troisième tenait le gouvernail; les deux derniers étaient constamment occupés à vider l'eau qui les envahissait de toutes parts. La malheureuse embarcation ne pouvait manquer d'être brisée contre le rocher.

Les Anglais le considéraient sans doute, car leurs visages avaient une expression de mortelle terreur. Un seul, celui qui dirigeait le gouvernail, conservait une attitude ferme et donnait avec sang-froid les ordres nécessaires par les circonstances. C'était un grand et solide gaillard, d'une trentaine d'années, qui, sous son cadran de marin, montrait la fierté et la prestance d'un homme du monde.

La voix humaine n'avait aucune chance d'être entendue; néanmoins les gardiens crièrent, firent des signes pour engager la barque à ne pas approcher davantage. La barque ne tint pas compte de ces injonctions et continua d'avancer avec une précision qui prouvait l'habileté nautique de ceux qui la montaient.

Elle fut bientôt tout près de l'écueil, dont la mer couvrait et découvrait successivement les innombrables dentelures. Les lames sautaient alentour avec fureur. Comme elle ne pouvait pousser plus loin, le gardien Canté, qui épiait l'occasion favorable, lança habilement une corde dont un des bouts était amarré à la balustrade de la galerie. Ses mesures étaient si bien prises, il avait calculé avec tant d'exactitude l'effet du vent, que le paquet de corde tomba juste au milieu de la barque. Aussitôt l'homme du gouvernail s'élança pour s'en emparer, et les autres l'imitèrent avec d'autant plus d'empressement que leur vie dépendait du succès de cette manœuvre.

Il était temps. Le canot venait d'être lancé sur une pointe de granit qui le creva, tandis que d'autre part, une énorme lame s'abattait sur lui et le recouvrait entièrement. Équipage et canot, tout disparut pendant quelques secondes, mais, lorsque la lame se retira, on vit les hommes qui s'étaient attachés à la corde, émerger, comme une grappe humaine, du sein des eaux.

Par malheur, cette grappe n'était pas complète. Trois personnes seulement, avaient saisi l'amarre d'une main ferme: les deux autres avaient été emportées avec les débris du canot. Ceux qui avaient eu la chance de tenir bon se hâtèrent de gagner le sommet du rocher, se cramponnèrent à l'échelle de bronze et enfin atteignirent le vestibule où les habitants du phare les attendaient.

Le premier qui y parvint fut le jeune homme qui avait dirigé le gouvernail et qui semblait exercer une certaine autorité sur ses compagnons. Il était, comme nous l'avons dit, de haute taille et ses traits, quoique un peu flétris, ne manquaient pas de noblesse. Ses yeux d'un bleu fauve, très enfoncés, avaient une vivacité extraordinaire, bien que sa physionomie conservât le flegme britannique. Son costume annonçait un passager aisé plutôt qu'un marin, et une courroie soutenait derrière son épaule un de ces sacs en cuir vernis que portent les Anglais en voyage. Quant aux deux autres naufragés, c'étaient évidemment de simples matelots.

Après avoir repris haleine, l'inconnu dit en français aux gardiens :

—Merci, mes amis; ma foi! vous nous avez envoyé fort à propos cette bienheureuse amarre... Mais le phare ou nous sommes n'est-il pas celui qui s'élève en face de Plouharel?

—Précisément, monsieur l'Anglais, répliqua Bidouret, ah! notre phare se reconnaît facilement, car c'est un des plus beaux de France!

—Et vous avez sans doute des relations fréquentes avec Plouharel?

—Comme vous dites, monsieur; en temps ordinaire, il nous vient chaque semaine une barque, soit pour nous ravitailler, soit pour emmener les hommes de service... Mais, par un coup de vent comme celui-ci, plusieurs jours s'écouleront peut-être avant que la barque essaye d'aborder.

La figure de l'inconnu se rasséréna visiblement.

—Voit-on d'ici, demanda-t-il, les navires qui passent au large?

—Certainement, monsieur, et il en passe beaucoup tous les jours quand le temps le permet.

Comme l'inconnu paraissait réfléchir, Bidouret demanda à son tour :

—Et vous, messieurs, qui êtes-vous, à quel navire appartenez-vous?

—Nous sommes Anglais, répliqua l'inconnu, et nous appartenons à l'*Anna*, qui est parti hier de Z***, se rendant à Southampton, avec un chargement de denrées... Notre navire s'est perdu à environ une lieue d'ici, nous sommes, mes compagnons et moi, tout ce qui reste de l'équipage.

Ceci était dit d'un ton froid qui contrastait avec la terrible gravité de l'événement.

—Ainsi, monsieur, demanda Jean Canté, vous étiez le capitaine de l'*Anna*?

—Moi? non. Le capitaine a péri avec le navire. J'étais simple passager à son bord, et comme je possède quelque expérience de la mer... Mais, sacrebleu! mes braves gens, ajouta le passager avec impatience, vous n'êtes guère hospitaliers. Nous arrivons exténués de fatigue, trempés jusqu'aux os, et vous nous faites bavarder sans pitié, au lieu de nous offrir ce dont nous avons besoin!

—On y va, monsieur, on y va, dit le père Bidouret; il fallait bien savoir qui vous êtes... Mais vous vous inscrirez sur le registre du phare selon l'usage.

Marianne alla chercher des verres et une mesure de cette mauvaise eau-de-vie dont nous avons parlé. Les deux matelots anglais avalèrent leur ration sans broncher et avec une satisfaction évidente. Le passager, au contraire, se contenta d'en boire quelques gorgées non sans répugnance, et déposa à côté de lui son verre à moitié plein.

En ce moment, madame de Verville parut sur l'escalier et demanda timidement :

—Ma bonne Marianne, ne saurais-je aussi être utile en quelque chose?

Le passager releva la tête; après avoir regardé Nathalie, il salua avec politesse malgré son pitoyable équipage, et dit en souriant :

—Une charmante dame en vérité! Si le mauvais temps nous retient quelques jours ici, nous ne serons pas trop à plaindre.

Il avait un accent d'effronterie qui déplut à d'Her court.

—Madame et moi, répliqua le lieutenant, nous sommes des naufragés comme vous, monsieur... et, sans doute nous ne resterons pas longtemps au phare.

L'inconnu sourit de nouveau d'un air hautain et suivit Bidouret, qui le conduisit, avec ses deux matelots, dans une pièce où ils pourraient sécher leurs vêtements.

Les gardiens et Marianne, ce sauvetage accompli, étaient consternés, ils se demandaient avec inquiétude comment il leur serait possible de nourrir ces nouveaux venus si la tempête se prolongeait.

Quand les naufragés de l'*Anna* furent un peu remis, le père Bidouret leur apporta un vieux petit vestre tout maculé, une mauvaise plume, et un peu d'encre. Pourbeuse au fond d'un mot, puis il les pria d'apposer leurs noms et qualités sur le registre, suivant le règlement des phares. Les deux matelots refusèrent, et pour cause. Quant au passager, il prit la plume, mais, comme il traçait son nom, il parut frappé des noms qui précédaient le sien et demanda négligemment ce que c'était pour cette madame de Verville et ce lieutenant d'Her court, qui avaient signé avant lui. Le bonhomme Bidouret, tout en tortillant son tablier huileux, exposa longuement ce qu'il savait de la famille de Verville, son ancienneté dans le pays, sa richesse, la mort de M. de Verville le jour précédent, la douceur et la bonté de la "petite dame" et enfin les excellentes qualités, la générosité de "l'officier." Le passager l'interrompit :

—Et ces personnes n'ont quitté Plouharel qu'hier matin ? demanda-t-il avec intérêt.

Le gardien-chef répondit affirmativement et l'inconnu, après avoir inscrit les noms de ses deux compagnons, signa lui-même sans rien dire.

Bidouret, en rapportant le registre à sa place, eut la curiosité d'y jeter un coup d'œil. Au-dessous des noms des matelots anglais, on lisait ces mots tracés d'une main ferme et élégante : TOM SANDONS, *représentant du commerce à Southampton* (Angleterre).

—Hum ! reprit le vieux gardien avec désappointement, ce n'est qu'un méchant commis-voyageur ! Du diable, si je ne l'aurais pas pris pour un amiral à ses grands airs et à ses "embarras..." J'aurai moins de regret à lui voir se serrer le ventre, comme nous, tant que soufflera cet enragé Nordet.

IV

TOM SANDONS

Cinq jours s'étaient écoulés et il n'y avait aucun changement dans la situation des habitants du phare. Le vent soufflait avec la même violence, l'agitation des flots ne diminuait pas. Sauf quelques grands navires à vapeur qui passaient parfois à l'horizon, en évitant avec soin le voisinage des côtes, la mer était déserte, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

On ne négligeait pourtant rien pour obtenir du secours, tant du côté de la terre que du côté du large ; on multipliait les signaux d'appel et de détresse ; Plouharel ne répondait que par l'éternel pavillon noir, annonçant l'impossibilité d'une assistance immédiate. Lorsque le vent semblait mollir un peu, on avait vu plus d'une fois une barque, montée par des douaniers et des pilotes, essayer de sortir du port, mais toujours ces efforts désespérés avaient été inutiles, toujours la barque s'était trouvée dans la nécessité de revenir en arrière à moitié submergée.

Cependant les habitants de la tour avaient le plus pressant besoin d'assistance. L'arrivée des trois Anglais n'ayant fait qu'accélérer l'épuisement des provisions. Le règlement spécial des phares oblige bien les gardiens à s'approvisionner, en vue d'éventualités semblables à celle qui se présentait, pour plusieurs mois. Par malheur, ces prescriptions administratives ne sont pas toujours observées rigoureusement. Les gens du phare préféraient de beaucoup le pain, la viande et les légumes frais, qu'on leur envoyait de Plouharel, au biscuit de mer et aux légumes secs du régime réglementaire ; et les provisions, conservées depuis fort longtemps dans les magasins, étaient pour la plupart complètement gâtées. L'ordinaire se composait donc pour les gardiens comme pour leurs hôtes, de biscuits moisis et de légumes corrompus. Enfin, l'eau potable manquait, comme nous l'avons dit ; et, pour comble d'infortune, le mauvais cidre, qui pouvait la suppléer comme boisson, était lui-même épuisé.

Qu'on juge de ce que Nathalie devait souffrir ! Ses jours et ses nuits se consumaient dans un morne abattement, et si d'Hercourt ne fut resté auprès d'elle autant que le permettaient les convenances, si la bonne Marianne, malgré ses nombreuses occupations, n'avait montré pour elle la plus attentive sollicitude, elle eût manqué de courage pour supporter ses maux ; d'ailleurs, ceux dont nous venons de parler n'étaient pas les seuls dont elle fut accablée.

L'Anglais qui se faisait appeler Tom Sandons, avait une attitude singulière. On remarquait en lui un mélange de politesse exquise et de grossière effronterie qui semblaient s'exclure l'une l'autre. D'abord, il avait cherché à se faire admettre auprès de madame de Verville, et réellement ses manières d'homme du monde eussent mérité cette faveur, si certains regards hardis qu'il lançait à la jeune veuve n'avaient donné l'alarme à Nathalie et plus encore à Léopold d'Hercourt. Aussi avait-on évité Sandons autant que possible, et madame de

Verville, sous divers prétextes, refusait de le recevoir, tandis que d'Hercourt passait une partie de son temps dans le chambre de l'ingénieur.

Sandons en éprouvait un vif ressentiment, mais ce ressentiment tombait particulièrement sur d'Hercourt, et, quand ils se rencontraient, sa froideur hautaine, son silence dédaigneux irritaient Léopold plus que ne l'eût fait une offense directe.

Il était difficile pourtant de se montrer bien chatouilleux. Comment demander compte de ses clignements d'yeux, de ses sourires et de son silence à cet étranger qui, malgré ses façons orgueilleuses, ne semblait être rien de plus qu'un employé de commerce ? D'ailleurs, Léopold savait qu'en cas de conflit il ne trouverait aucun secours. Les deux matelots anglais étaient entièrement à la dévotion de leur compatriote. Quant aux gardiens, on ignorait quels procédés Sandons avait mis en usage pour se les rendre favorables, mais il se montrait disposé à une complaisance absolue à son égard. Marianne elle-même, tout en allant et venant autour de Nathalie, avait déclaré en mainte occasion qu'elle considérait Sandons comme "un honnête monsieur, tout Anglais et protestant qu'il était."

Une circonstance ne tarla pas à se produire, qui rompit brusquement l'apparente harmonie entre les naufragés.

C'était le soir du cinquième jour depuis la perte du yacht. La nuit venait de tomber ; déjà les feux étaient allumés au sommet de la tour. Le vent et la mer grondaient au dehors selon l'habitude, et le phare éprouvait sans relâche ces oscillations alarmantes dont nous avons parlé.

Madame de Verville était assise dans la chambre de l'ingénieur, devant la cheminée où brûlait un peu de houille. Une lampe éclairait la pièce. Nathalie était pâle, soit par suite de ces agitations continuelles, soit peut-être à cause des privations qu'elle supportait depuis plusieurs jours. Néanmoins, ce soir-là, l'ordinaire des habitants de la tour avait reçu une addition notable. Pendant la nuit précédente, deux oies sauvages, attirées par la lumière du phare, étaient venues se tuer contre les glaces épaisses de la lanterne, comme cela arrive fréquemment. La répartition de ce gibier providentiel avait eu lieu entre les naufragés et les gardiens. Ainsi, madame de Verville et Léopold avaient eu pour leur part un quartier d'oie rôtie, qui, avec des biscuits gâtés et avec deux ou trois verres d'eau que l'officier s'était procurés grâce à un petit appareil distillatoire de son invention, avaient constitué un repas suffisant, dont on voyait encore les reliefs sur la table voisine.

Léopold, placé de l'autre côté de la cheminée, tenait à la main un roman qu'il avait découvert parmi les livres de l'ingénieur, entre une *Table des logarithmes* et un *Traité sur la résistance des matériaux*. Déjà, pendant la journée, il avait lu à sa compagne une partie de ce roman, afin de lui faire prendre en patience ses longues heures de réclusion ; mais il ne se hâtait pas de poursuivre sa lecture, et une conversation s'était établie entre eux à demi voix, quand Marianne vint enlever le couvert.

—Madame, dit-elle en baissant les yeux, il y a ce M. Sandons, l'Anglais, vous savez, qui s'ennuie fort et qui demande la permission de passer un moment en votre compagnie... C'est un homme très comme il faut, et sa place serait bien mieux ici qu'avec nous autres ou avec ces matelots qui savent seulement boire, manger et dormir.

—Il est généreux comme un prince... Croiriez-vous qu'il m'a donné à moi une pièce de son or anglais, qui vaut, dit-on, plus de vingt-quatre francs, et autant à Jean, autant à mon père... et encore il prétend qu'il ne s'arrêtera pas là.

—Cela prouverait peut-être, répliqua Nathalie, qu'il est riche, mais cela ne prouverait rien quand à la droiture de ses intentions.

—Riche ! oui, madame, la chose est sûre, s'écria Marianne, qui, malgré sa probité bien connue, avait la stupide admiration du paysan pour la richesse ; ces marchands anglais gagnent tant d'argent ! Celui-ci sème les louis d'or comme s'ils

étaient aussi abondants que les moules, et il a du linge... quel linge... on ne trouverait pas son pareil dans tout le pays... Enfin, avez-vous remarqué le petit sac en cuir qu'il portait sur la hanche en arrivant ici ?

—Non, Marianne, répliqua madame de Verville en souriant ; que pouvait-il donc y avoir de si précieux dans ce sac ?

—Je ne sais trop, mais mon père a conduit M. Sandons dans la chambre du quatrième et il l'a vu mettre le sac, qui contenait quelque chose de brillant comme une boîte de métal, dans le tiroir de la commode dont il a retiré la clef, cette clef ne le quitte plus depuis ce moment... Ce n'est pas de bagatelles que M. Sandons prend tant de soin !

—Et donc ! Marianne, dit Léopold, la boîte de ce commis-voyageur ne renferme peut-être que des échantillons de coutellerie ou de quincaillerie... Cet aventurier prodigue peut-être de l'or qui ne lui appartient pas !... Soyez dévouée, ma chère, aux personnes dont vous connaissez de longue date la position et la fortune ; vos services et ceux des autres seront largement rémunérés en temps et lieu, je vous l'affirme.

La Bretonne avait recouvré son affabilité ordinaire.

—Eh bien donc, reprit-elle, que dois-je dire à M. Sandons, qui attend en bas la réponse ?

—Dites-lui, répliqua d'Hercourt avec vivacité, que madame de Verville reçoit seulement ses amis, et que rien n'autorise un incondu...

—Non, non, pas cela, Marianne, interrompit Nathalie ; contentez-vous de m'excuser poliment auprès de M. Sandons, dites lui qu'il est tard, que je me sens très fatiguée, et que je le prie de remettre sa visite... à demain... à un autre jour.

Marianne emporta la modeste vaisselle et sortit pour s'acquiescer de son message.

—En vérité, madame, reprit Léopold avec un accent de reproche, vous employez bien des ménagements envers ce commis-voyageur !

— Ces ménagements, mon cher d'Hercourt, me sont imposés par ma douloureuse situation. Je vous prie donc de vous retirer vous-même, car je ne saurais montrer une préférence offensante.

—Eh ! Nathalie, allez-vous me priver de votre présence, pour ne pas blesser les susceptibilités de cet individu suspect ?

—Je ne vois ce qui peut justifier vos préventions, Léopold. Jusqu'ici M. Sandons n'a mérité ni par ses actions ni par ses paroles...

Avant que madame de Verville eût achevé sa pensée, on frappa à la porte. Nathalie et d'Hercourt se regardèrent avec surprise. Enfin la jeune femme cria de sa voix douce : « Entrez ! » et Tom Sandons pénétra résolument dans la chambre de l'ingénieur.

Quoique sa garde-robe de naufragé lui fournit peu de ressources, il avait mis un certain soin à sa toilette. Ses cheveux étaient arrangés avec goût et, grâce à Marianne, son linge était d'une blancheur parfaite. Il souriait, mais son sourire avait une expression d'audace et de raillerie.

Madame de Verville demeura interdite. Léopold se leva impétueusement.

— Ah ! ça, monsieur, s'écria-t-il, on ne vous a donc pas dit...

— La gardienne, en effet, répliqua Sandons avec un flegme tout britannique, m'a averti que madame de Verville était souffrante ; mais, comme je savais M. d'Hercourt auprès d'elle, je n'ai pu résister au désir de m'informer par moi-même... J'ose espérer, continua-t-il en s'inclinant, qu'elle ne trouvera pas ma démarche indiscrette ?

—Non, non, certainement, monsieur, balbutia Nathalie ; je me disposais aussi à congédier M. d'Hercourt ; mais vous pouvez un moment encore...

Evidemment la pauvre femme ne savait plus ce qu'elle disait. Sandons eut l'air de prendre pour argent comptant cette politesse douteuse, et sans s'inquiéter des regards étincelants de Léopold, il se campa sur la chaise que le lieutenant venait de quitter.

—Monsieur, dit Léopold d'une voix contenue, si la gardienne

avait exactement rempli sa commission, elle vous eût appris que madame de Verville refusait de vous recevoir ce soir...

—C'est l'heure du thé, répliqua Sandons ensouriant toujours et madame reçoit puisque vous êtes ici.

—Moi, je suis une ancienne connaissance, un ancien ami de madame de Verville... Est il d'usage en Angleterre, monsieur, qu'on se présente ainsi chez une dame contre son gré ?

—Mais il me semble que madame ne me fait pas trop mauvais visage.

—Oui, oui, sans doute, répliqua précipitamment Nathalie ; je suis très heureuse de vous recevoir, quoique j'ai témoigné déjà à M. d'Hercourt le désir de demeurer seule...

—Vous voyez bien ! dit Sandons en regardant Léopold avec une naïveté apparente.

Ce sang-froid insultant exaspérait l'officier.

—Ah ça, monsieur, s'écria-t-il, avez-vous l'esprit assez obtus pour ne pas comprendre que votre présence ici est importune ? Eh bien ! c'est moi qui vous invite à sortir sur-le-champ, et si vous persistez dans votre intrusion...

—Léopold ! monsieur d'Hercourt ! dit Nathalie folle de frayeur, vous n'avez pas le droit... Je ne vous ai pas autorisé... Cette scène est ridicule, pénible pour moi, et vous eussiez dû me l'épargner.

—C'est juste... J'invite donc M. Sandons à me suivre dans un endroit où nous pourrions continuer cet entretien.

Et il fit un pas vers la porte. Sandons demeura sur son siège et répondit, en passant négligemment la main dans ses cheveux :

—Aucune compagnie ne saurait m'être plus agréable que celle de madame de Verville, et comme cette dame veut bien ne pas me congédier...

Cette fois Léopold marcha sur lui d'une manière si menaçante que Sandons dut se lever pour se mettre en défense.

—Morbieu ! s'écria l'officier avec énergie, si madame ne vous congédie pas, c'est moi qui vous congédie, entendez-vous !... Sortez ! monsieur l'Anglais ; sortez à l'instant, ou, de par tous les diables ! je saurai vous y contraindre.

Et il alla ouvrir la porte tout grande.

—Léopold, reprit Nathalie éperdue, pas de querelle, je vous en conjure... vous me tuez !... Et vous, monsieur Sandons, poursuivit-elle en s'adressant à l'Anglais toujours immobile, quoique dans ses yeux brillât une flamme menaçante, par pitié n'insistez pas... Retirez-vous en ce moment, je vous recevrai une autre fois ; je vous expierai...

—Je pouvais me rendre aux désirs d'une dame, répliqua Sandons, toujours sans s'enouvoier, du moins en apparence, mais je ne céderai pas aux injonctions d'un insolent.

En même temps, il serra les poings et prit l'attitude d'un Anglais qui se prépare à boxer.

Sandons était dans la force de l'âge et avait évidemment une grande habileté dans les luttes corps à corps. D'Hercourt, au contraire, était mince, presque frêle, et semblait incapable de résister à un pareil adversaire ; mais l'agilité, chez lui, suppléait à la vigueur ; de plus, la colère qui l'animait, la pensée de défendre Nathalie, quintuplaient ses forces en ce moment. Il bondit tout à coup, tomba sur Sandons déconcerté par cette attaque subite, lui fit perdre l'équilibre ; puis, sans lui donner le temps de se reconnaître, le poussa vers la porte et finit par le lancer, la tête la première, dans l'escalier en criant avec fureur :

—Voilà comment j'apprends le respect aux butors !

Et il referma violemment la porte.

Madame de Verville était à moitié évanouie.

Léopold, Léopold ! murmura-t-elle, qu'avez-vous fait ?

—Eh ! madame, pouvais-je tolérer de pareilles insultes ?

L'escalier du phare était si étroit et disposé de telle sorte que Sandons, malgré l'énergie de l'impulsion, avait roulé seulement quelques marches. Après être resté un moment étourdi du choc, il se releva en grondant et sans doute fort maltraité. Comme il descendait péniblement, Léopold lui cria encore :

—Si vous avez une satisfaction à me demander plus tard, monsieur Tom Sandons, je vous promets de vous l'accorder,

n'eussiez vous mané toute votre vie que des balances ou une demi-aune !

On ne répondit pas et on continua de descendre, puis, un brouhaha de voix se fit entendre aux étages inférieurs.

— Mon Dieu ! il va chercher ses matelots anglais, dit madame de Verville.

Ne craignez rien, chère Nathalie, ils n'oseraient se mettre trois contre un seul... D'ailleurs ils n'ont aucune espèce d'arme.

— Mais, vous non plus, Léopold, vous n'avez aucune arme... Ensuite à quoi vous servirait elle ? Vous ne pouvez concevoir

ments. Léopold, couvert de sang, venait de tomber à la renverse en faisant entendre de faibles plaintes.

— Au secours ! à l'assassin ! s'écria madame de Verville ; Bidouret ! Marianne ! venez vite... on tue Léopold d'Her-court.

A ce pressant appel, le vieux gardien et sa fille, qui depuis la veille n'avaient pas quitté la salle de service, descendirent en toute hâte. Sur le palier de la chambre de l'ingénieur, Léopold, à demi renversé, la tête soutenue par madame de Verville, barrait le passage, tandis que Tom Sandons, debout.



Alors la barque se mit à bondir d'une façon désespérée.

l'idée de résister à trois personnes ? Il est vrai que les gens du phare seront pour nous !

— Je l'espère ; mais je ne dois pas vous exposer aux inconvénients de ma sottise dispute. Enfermez-vous avec soin dans cette chambre : je vais regagner la mienne.

Au même moment, Nathalie qui venait d'ouvrir la porte de la chambre, poussa un cri et s'élança en étendant les bras. Une forme humaine sortit de l'obscurité de l'escalier et l'officier se sentit frappé deux fois entre les épaules d'un couteau tenu par une main vigoureuse. Peut-être même le meurtrier, qui n'était autre que Tom Sandons, allait-il frapper encore quand Nathalie se jeta sur lui et paralysa ses mouve-

ments. Léopold, couvert de sang, venait de tomber à la renverse en faisant entendre de faibles plaintes.

— Brigand... assassin... damné ! hurla Marianne en voyant le sang qui coulait à flots et dont Nathalie elle-même était inondée.

— Mais tu n'emporteras pas tes scélératesses en paradis, chien d'Anglais ! ajouta Bidouret en montrant le poing à Sandons, la patâche arrive, tu vas être arrêté et on te coupera la tête, tu peux y compter.

Et il descendit l'escalier, sans attendre de réponse.

Bidouret et Marianne, encore plus forte que son père, enlevèrent le blessé et le portèrent dans la chambre, où ils le dépo-

sèrent sur un lit. Léopold pouvait encore balbutier quelques paroles pour rassurer madame de Verville ; cependant, à peine entrée, la jeune femme, succombant à ses émotions, s'évanouit dans un fauteuil.

Comme ils sortaient de la chambre, ils entendirent au-dessous d'eux les grincements de la porte extérieure.

—Tiens, tiens ! dit Jean avec inquiétude, ces satanés *english* voudraient-ils nous fausser compagnie ?

Et il se mit à dégringoler les marches quatre à quatre, tandis que le gardien-chef le suivait de son mieux. Cependant quand ils arrivèrent au vestibule, il était déjà trop tard : la porte était ouverte, et les trois Anglais, Sandons en tête, se laissaient glisser le long de l'échelle de bronze pour gagner le rocher, car la marée baissait en ce moment.

Les gardiens coururent à l'extrémité de la plateforme ; ils eurent le chagrin de voir qu'une barque anglaise avait abordé au pied du phare et que les trois fuyards venaient de sauter dedans en parlant avec animation à leurs compatriotes, et en paraissant les engager à gagner le large au plus vite. Les hommes de l'équipage hésitaient, ne sachant pas peut-être de quoi il s'agissait ; Jean leur cria :

—Eh ! les Anglais, peut-être êtes-vous des honnêtes gens... En ce cas, rendez-nous ces trois gaillards qui sont des affronteurs et des coquins !

Ces mots, dit en français, ne produisirent aucune impression sur les hommes de la barque. Sandons continuait de leur parler avec vivacité dans leur propre langue, et certainement il trouva des arguments capables de les convaincre, car l'embarcation tourna sur elle-même et se dirigea de nouveau vers le navire dont elle dépendait.

Par bonheur, en ce moment, la patache arrivait du côté opposé et se trouvait à moins de cinquante pas du phare. Jean se fit un porte-voix de ses deux mains et cria de toute sa force :

—En chasse, père Clément ; en chasse, Gaspard ! cette barque est anglaise, suivez-la, arrêtez-la... Ces chenapans ont fait ici les cent-dix-neuf coups, et ce serait une honte pour nous si nous les laissions filer leur nœud.

—Oui, oui, donnez-leur la chasse, ajouta Bidouret, ils ont assassiné M. d'Hercourt, l'officier. Ferme sur les avirons, mes amis ! Il faut vous emparer de ces bandits et les conduire à la douane de Plouharel.

Peut-être les marins de la patache ne comprenaient-ils pas bien cet ordre ; mais les signes multipliés des deux gardiens, et surtout la vue de cette barque inconnue qui s'enfuyait, leur donnèrent à penser que quelque méfait venait d'être commis au phare, et que les coupables cherchaient à se soustraire par la fuite au châtement mérité. Ils n'en demandèrent donc pas davantage, et, appuyant sur leurs rames, ils se mirent à la poursuite des Anglais.

Pendant cette lutte de vitesse, expliquons en peu de mots la présence d'une barque anglaise au Phare-Neuf.

On se souvient que, pendant le coup de vent, les gardiens avaient arboré un pavillon, du côté de la terre, pour demander du secours, précaution bien inutile du reste, car on savait à Plouharel leur position critique, et on n'attendait qu'un temps favorable pour leur venir en aide. D'autre part, Sandons et les deux matelots, échappés comme lui au naufrage de l'*Anna*, avait obtenu du gardien-chef qu'un pavillon anglais fût arboré en détresse ou suivant l'expression des marins, *en herne*, du côté de la mer. Ce signal avait pour but d'avertir les navires anglais qui viendraient à passer au large que, dans ce phare, se trouvaient des naufragés anglais.

Or, le matin même, cette mesure avait produit le résultat attendu. Un navire anglais, en s'approchant de la côte pour prendre ses relevements, avait remarqué le pavillon de sa nation. Aussitôt, à raison de cette solidarité absolue qui règne parmi les Anglais dans toutes les parties du monde, le commandant avait voulu entrer en rapport avec ses compatriotes. Ainsi que nous l'avons dit, il avait mis en panne et s'était hâté d'envoyer une barque au Phare-Neuf.

On sait combien cette barque était arrivée à propos pour Sandons et ses deux matelots. Dès qu'elle toucha, ils s'élançèrent à bord et engagèrent le patron à repartir au plus vite.

—Voyez-vous, camarades, dit Sandons avec rouleur, pendant que nous étions dans ce phare, nous nous sommes pris de querelle avec ces maudits Français qui ne nous donnaient rien à nous mettre sous la dent. Nous avons joué des poings, comme vous pouvez croire, et à présent les requins de terre nous poursuivent... Montrons-leur les talons bien vite et... hurrah pour la vieille Angleterre !

Ce langage devait plaire à de pareils hommes, et Sandons sut ajouter des arguments qui les décidèrent. Les deux barques volèrent un moment à la surface de la mer toujours agitée ; mais le canot anglais ne tarda pas à montrer une supériorité de marche sur la patache de la douane. Ses six rameurs lui donnaient un avantage considérable, car la patache, d'ailleurs très chargée, n'en avait que quatre. Cependant l'embarcation française, encouragée par les cris et les gestes des gardiens du phare, ne renonçait pas à la victoire. L'orgueil national, des deux parts, était éveillé : chacun appuyait sur ses avirons pour l'honneur de la France ou de l'Angleterre. Enfin, au bout d'un quart d'heure, les rameurs de la patache, déjà fatigués par un trajet de deux ou trois lieues, furent obligés de s'avouer vaincus. Aussi bien, la barque anglaise arrivait dans les eaux de son navire, et il pouvait être imprudent de la poursuivre plus loin. La patache vira donc tristement de bord, tandis que les vainqueurs lui envoyaient des railleries et des huées.

—C'est bon, c'est bon ! murmura le père Clément avec colère : un rapport sera fait à l'autorité maritime et l'on retrouvera cet insolent navire qui se permet de venir insulter nos côtes !

L'Anglais, après avoir recueilli son canot, gagna la haute mer, non toutefois sans que le douanier Clément n'eût lu son nom, tracé en grosses lettres sur l'arrière.

Quelques instants plus tard, la patache abordait au phare, et tandis qu'on débarquait les provisions de toute nature, destinées au ravitaillement, les gardiens racontèrent à Clément ce qui s'était passé pendant leur réclusion prolongée.

—Nous savions vos embarras, père Bidouret, répliqua le vieux douanier, et voilà votre genre Gaspard qui était fort inquiet à cause de vous et de sa brave femme ; mais contre la mer et le vent il n'y a rien à faire, vous comprenez bien. Quant au naufrage du yacht, vous avez donc réussi à sauver la jeune dame et M. d'Hercourt ? Ma foi ! c'est plus que nous n'osions l'espérer là-bas.

—Comme ça, demanda Jean, on n'a plus entendu parler à Plouharel de ceux qui se trouvaient sur ce méchant joujou de bateau ?

—Non, et tout le monde chez nous est dans la tristesse. Si ce n'était que pour Barbe-Bleue on se consolerait, car ce qui est arrivé est arrivé par sa faute. Je l'avais prévenu du danger de prendre la mer par un vent pareil : il n'a voulu rien entendre et ce sont de pauvres innocents qui ont pâti de sa sottise. Depuis le malheur, la mère du petit Piéric est folle de chagrin, et la sœur de Conan ne cesse de pleurer.

—Enfin, reprit Bidouret, si ce Barbe-Bleue... M. de Verville ne valait pas grand-chose, sa veuve est une créature du bon Dieu et elle a dit que tant qu'elle vivrait, la mère de Piéric et la sœur de Conan ne manqueraient de rien. Mais montrons voir le pauvre officier : il a reçu un mauvais coup, j'en ai peur !

Clément accompagna donc le gardien-chef et Gaspard à la chambre de l'ingénieur.

Léopold d'Hercourt était toujours à peu près inanimé sur le lit. Marianne lui avait fendu ses vêtements et avait posé sur ses blessures des linges qu'elle arrosait d'eau de mer. Nathalie avait repris connaissance et était assise au chevet du blessé. A la vue de Clément, elle demanda :

—A-t-on des nouvelles de... nos malheureux compagnons de naufrages ?

Le brigadier de la douane socoua la tête, et comme il se connaissait un peu en blessures, il voulut examiner celle de d'Hercourt. L'une d'elles n'avait aucune gravité, l'arme ayant glissé sur une côte ; mais la seconde, qui pénétrait profondément sous l'humérus, pouvait être dangereuse.

Madame de Verville, pendant cet examen, observait avec anxiété les traits du douanier.

— On le sauvera, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Je l'espère, madame, répliqua Clément avec assurance, quoiqu'il conservât bien des doutes à cet égard, mais le pauvre garçon a besoin d'un pansement plus sérieux que celui-ci et il faudrait le transporter à Plouharel. Le docteur Colardeau, qui est un ancien major de la marine et qui, dit-on est en train de sauver M. Patrick, le valet de confiance du lord anglais, pourra peut-être aussi tirer de là M. d'Hercourt.

— Alors, partons ! dit Nathalie en se levant brusquement, qu'attendons-nous ? Nous n'avons déjà que trop attendu.

Malgré son impatience, les gardiens durent procéder d'abord à l'installation de ceux qui les remplaçaient dans le service du phare. Puis, les approvisionnements ayant été emmagasinés, on établit Léopold dans un fauteuil et on le descendit avec précaution dans la barque où on l'étendit sur une voile repliée en forme de couchette. Madame de Verville, l'ayant recouvert de sa mante rouge afin de le préserver du froid, s'assit à son côté et on se dirigea vers Plouharel.

Bidouret et sa fille, Jean, Gaspard et Clément se trouvaient dans la patache. Le vent étant favorable, on avait déployé la voile.

La traversée, quoique assez pénible encore, se fit sans acci dent. Quand on atteignit enfin le port de Plouharel, toute la population du village, bourgeois et pêcheurs, riches et pauvres se pressaient sur l'étroite jetée. Une amarre ayant été lancée à la barque, hommes femmes et enfants s'y attelèrent avec empressement. Toutefois, la foule était morne et silencieuse. Ce blessé qu'on apercevait au fond du bateau, l'attitude désolée de madame de Verville, et surtout le souvenir de la catastrophe arrivée au yacht, ne permettaient pas de se réjouir de ce retour.

La patache de la douane ayant été attachée à son poste ordinaire, ceux qui la montaient sautèrent à terre, et aussitôt ils furent entourés de curieux qui les interrogeaient avidement sur les événements accomplis. Parmi les questionneurs étaient la mère de Piéric et la sœur de Conan, pauvres femmes qui, jusqu'à ce moment avaient conservé un vague espoir de retrouver leur fils et leur frère, et qui remplirent l'air de leurs lamentations en acquérant une douloureuse certitude.

Au milieu de ce deuil et de cette agitation, Nathalie ne paraissait songer qu'au blessé. Elle veilla elle-même à ce qu'il fût débarqué avec les soins les plus minutieux, et quand on lui demanda où il fallait le transporter, elle répliqua avec une sorte d'impatience :

— Chez moi... chez lui... à la ferme... Où voulez-vous qu'on le transporte ?

VIII

LE SPECTRE

Moins d'une semaine plus tard, Léopold d'Hercourt se trouvait en pleine convalescence, comme le lecteur s'en assurera s'il veut bien pénétrer avec nous dans le salon de la ferme de Plouharel.

Il était environ sept heures du soir et il faisait nuit. Le temps au dehors étant froid et pluvieux. On avait rabattu de vant les fenêtres d'épais rideaux de damas. Le salon était éclairé par une lampe et par un feu clair, qui brillait dans la cheminée.

Au coin de cette cheminée, Léopold, encore très pâle sous son épaisse barbe noire, était assis dans un fauteuil à la Voltaire. Enveloppé d'une ample robe de chambre, dont une des manches restait pendante, il avait devant lui un guéridon de

laque sur lequel on voyait un léger repas. Seulement le blessé ne pouvait se servir de ses mains. Madame de Verville, dont les vêtements de deuil faisaient ressortir encore l'éclatante blancheur, se tenait debout à côté de lui.

De l'autre côté du foyer avait pris place un homme de quatre pieds et demi de haut tout au plus, revêtu d'une redingote bleue, coiffé d'un chapeau de forme bizarre et à larges bords. Par-dessous ce chapeau apparaissait une figure basanée, à l'expression spirituelle, aux yeux vifs, et dont les lèvres avaient beaucoup de propension au sourire moqueur. Ce personnage, dont un énorme ruban rouge décorait la boutonnière, était le docteur Colardeau, le médecin du pays, où on l'appelait "le petit major" à cause de l'exiguité de sa taille. Colardeau, ancien chirurgien de marine, comme nous savons, était d'une habileté remarquable dans sa profession ; mais ses manières un peu rudes, son chapeau excentrique et peut-être aussi la hardiesse de ses opinions sur toutes choses le faisaient passer pour un "libéral," ce qui n'était nullement une recommandation dans la vieille et immobile Bretagne. Il n'en recevait pas moins bon accueil dans les familles où il était appelé à exercer sa profession. En dépit de son franc-parler, on l'aimait et on l'estimait partout ; le recteur de la paroisse le saluait amicalement, l'officier de gendarmerie lui serrait la main, et chez les bourgeois du voisinage on répétait volontiers le mot d'une vieille marquise qui venait à Plouharel prendre des bains de mer, que "si le docteur Colardeau pensait mal, du moins il *pensait* fort bien."

En ce moment, le docteur s'amusait d'une querelle enfantine survenue entre le blessé et sa jolie garde-malade. Léopold, dont la fièvre était tombée, avait un appétit féroce ; Mais Nathalie se montrait impitoyable sur l'observance du régime, et disait en levant son doigt effilé :

— M. le docteur Colardeau, ici présent, a prescrit une aile de poulet... Il n'a pas parlé de la cuisse. Assez donc pour aujourd'hui ! Demain la cuisse du poulet aura son tour.

— Chère Nathalie, répliqua l'officier pieusement, je vous assure que je suis mourant de faim... Comment reprendrai-je des forces si l'un me rationne ainsi ?

— Que dit le docteur ? demanda madame de Verville avec un sourire câlin, comme si elle implorait en faveur de l'affamé.

— Le docteur entend que l'on respecte ses prescriptions répliqua Colardeau en enflant sa voix ; un militaire doit savoir se soumettre à la consigne... Allons ! poursuivit-il en riant, attendez trois jours, lieutenant, et je vous permettrai de manger, non seulement l'aile et la cuisse, mais encore les deux ailes et les deux cuisses, si vous en avez la fantaisie.

Léopold fit la moue ; Nathalie s'empressa d'enlever le reste du repas. Le guéridon disparut lui-même, afin que sa vue ne pût rappeler chez le blessé des velléités d'appétit.

— Docteur, demanda madame de Verville, pour donner un nouveau tour à la conversation, comment va M. Patrick, le domestique de confiance du feu lord Mac-Aulay ? On dit que vous êtes en train d'accomplir une belle cure à la Maison-Grise !

— Le fait est, répliqua Colardeau en redressant sa petite taille avec suffisance, que cette cure me fera quelque honneur. C'était ça une blessure, et non pas une misérable estafilade à l'humérus comme celle du lieutenant d'Hercourt ! Songez donc ; un superbe coup de couteau à travers la gorge... Les lésions les plus graves... Cependant ce pauvre Anglais s'en tirera... Ah ! par exemple, je ne crois pas qu'il soit de sitôt capable de chanter le *rule Britannia* qui est leur *Marseillaise* d'Outre-Manche.

— Ce pauvre homme a-t-il pu fournir des indications sur les monstres qui ont assassiné son vieux maître et qui l'ont mis lui-même en pareil état ?

— Il ne saurait parler encore, et je lui ai expressément défendu d'en faire l'essai.

— A défaut de paroles, dit Léopold, qui prenait intérêt à la conversation, il pourrait écrire ou répondre par signes.

— Le juge d'instruction et le juge de paix Morin l'ont assez

tourmenté à cet égard ; il n'a pas l'air de comprendre ce qu'on lui demande et peut-être ne se soucie-t-il pas de s'expliquer trop nettement sur certains points mystérieux de cette affaire.

— N'est-il pas quelque autre personne dans la maison ou dans le pays qui ait vu l'assassin ou les assassins ?

— On ne possède à ce sujet que des indications très vagues. Des gens de Plouharel se souviennent d'avoir rencontré, dans la soirée qui précéda le crime, un inconnu, vêtu en bourgeois et paraissant jeune encore, quoique sa figure fût en partie cachée par le collet de son caban. Il demanda avec un accent étranger l'habitation de "lord Mac-Aulay," et on la lui indiqua. Nul ne savait d'où il venait ; mais l'on supposa qu'il était arrivé le jour même pour prendre les bains de mer à Plouharel.

"Quelques instants plus tard, à la brune, un individu, que l'on croit être la même personne, sonnait à la grille de l'habitation Mac-Aulay. Yvonne, la cuisinière, se disposait à aller ouvrir quand Patrick courut à la grille et reçut le visiteur. Après quelques pourparlers à voix basse, Patrick l'introduisit dans le cabinet de son maître. Pendant le reste de la soirée, Yvonne ne vit et n'entendit plus rien. Convaincue que Patrick avait fait sortir l'inconnu, sans doute un de ces hommes d'affaires dont le lord recevait fréquemment la visite, elle se coucha, son service fini, et s'endormit paisiblement.

"Le lendemain, vous savez ce qu'elle trouva à son réveil : son maître était mort et déjà froid, tandis que le domestique avait à la gorge une terrible blessure. J'ai constaté que l'un et l'autre avaient été frappés d'une même lame mince, flexible, de trempe excellente, comme."

— Comme celle dont j'ai été frappé moi-même ! interrompit brusquement Léopold.

Colardeau ouvrit de grands yeux.

— Tiens ! c'est pourtant vrai, s'écria-t-il ; que supposez-vous donc, lieutenant d'Hercourt ?

— Rien ! rien ; c'est un simple rapprochement, un effet du hasard. Néanmoins, monsieur Colardeau, je vous serai obligé de me dire tout ce que vous savez au sujet de la personne à laquelle on attribue ce double assassinat. Ne serait-ce pas un homme de trente ans environ, de haute taille, à figure assez belle quoique d'une expression étrange ?

— Ah ! vous m'en demandez trop, répliqua le docteur en riant et en se levant pour se retirer ; je ne sais rien par moi-même, et l'instruction n'est pas terminée... Je soupçonne pourtant que, malgré la ressemblance de l'instrument criminel, vous n'êtes pas sur la bonne piste. Comment s'imaginer... Enfin, en attendant que Patrick soit en état de répondre, on a écrit au jeune lord Mac-Aulay, qui, dit-on, voyage en Italie ou en Espagne. Il ne peut manquer d'arriver bientôt, pour prendre possession du magnifique héritage de son père, et peut-être saura-t-il éclairer la justice. Le seul objet qui ait disparu est une cassette métallique de petit volume, à laquelle le défunt semblait attacher beaucoup de prix ; on croit donc qu'il s'agit d'une vengeance particulière, et M. Mac-Aulay fils est seul capable de fournir des renseignements à ce sujet.

L'officier demeurait pensif.

— Léopold, dit madame de Verville, vous avez une idée bizarre et je me demande sur quoi vous pouvez baser le soupçon...

— En effet, madame, répliqua d'Hercourt qui releva la tête en souriant, c'est une folie. N'en parlons plus. Quoi ! docteur, vous nous quittez déjà ?

— Oui, il se fait tard, le temps est affreux et mon cheval doit se morfondre dans la cour... A demain donc ! Un mot pourtant encore, madame de Verville : Je me suis trouvé aujourd'hui dans un endroit où l'on vous comblait de louanges.

— Où donc, docteur ?

— Ce pourrait être partout, répliqua galamment le petit major, mais c'était d'une manière spéciale chez le notaire Travet où j'ai rencontré la sœur de Conan et la mère de Péric. Elles venaient d'apprendre que vous leur constituiez à l'une et à l'autre une pension convenable pour le reste de

leurs jours et on leur en remettait le premier quartier. Il fallait voir cet étonnement, cette joie ! Vous avez accompli une bonne action, chère madame, vous savez que je suis pour le pauvre peuple, moi !

— Dans cette circonstance, c'était seulement justice, docteur... De malheureux marins sont morts à notre service, nous devons bien à leur famille...

— Hum ! hum ! autrefois peut-être n'eussiez-vous pas été libre d'acquitter cette dette de reconnaissance, si certaine volonté hautaine et tenace... Mais cela ne concerne plus la médecine... Je me borne donc à vous recommander mon blessé et... je vous souhaite le bonsoir à tous les deux.

En même temps le docteur, sur la figure duquel on pouvait voir en ce moment le sourire narquois dont nous avons parlé, sortit du salon, et on l'entendit bientôt s'éloigner de la ferme au trot de son cheval.

Nathalie, après avoir fait quelques tours dans la pièce, s'approcha du convalescent.

— Léopold, dit-elle, vous avez entendu le médecin... Je ne dois vous permettre aucun écart de régime, et je vais appeler Julien qui vous soutiendra jusqu'à votre chambre.

C'est sans doute le fermier qui revient avec sa carriole de quelque marché des environs.

Comme Léopold s'approchait de la fenêtre, pour s'assurer du fait, une voix forte, accentuée, impérieuse, se détacha du murmure confus qu'on entendait depuis un moment et s'écria :

— Allez à tous les diables avec vos questions... et que l'on exécute mes ordres !

Un pas ferme résonna dans le vestibule et, la porte du salon s'étant ouverte impétueusement, un homme enveloppé d'un manteau entra tout à coup.

— Bonjour, Nathalie, bonjour, Léopold, dit-il avec rondeur ; ah ! ça, vous n'êtes donc pas morts, comme je le croyais ? Ni moi non plus, et morbleu ! je n'en suis pas fâché.

C'était M. de Verville.

Un volcan, s'ouvrant au milieu du salon pour lancer des flammes et des laves, n'eût pu causer autant de surprise et d'effroi aux deux jeunes gens que la présence si complètement inattendue du maître de la maison. L'un et l'autre, debout et muets, semblaient pétrifiés par la stupeur. M. de Verville partit d'un éclat de rire.

— Ah ! ça, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ? s'écria-t-il ; c'est bien moi, je vous l'affirme... Voyons, mignonne, est-ce ainsi que vous me recevez ?

Et il s'avança vers sa femme, les bras ouverts ; mais elle recula de quelques pas, en s'écriant :

— Un spectre !... un spectre !

Et elle tomba à la renverse comme foudroyée.

Verville la releva.

— Ce que c'est que la joie ! reprit-il ; vraiment j'aurais dû l'avertir d'avance, prendre quelques précautions... Mais j'étais si impatient de la revoir ! Elle ne m'a jamais paru aussi jolie, et ces vêtements noirs..., mon deuil, sans doute, lui vont à merveille !

En même temps il appliqua plusieurs gros baisers sur les joues décolorées de la jeune femme évanouie et la déposa sur le canapé.

Tous les habitants de la maison et de la ferme étaient accourus pour s'assurer de cet inconcevable retour, et avaient envahi le salon. Ce n'était pas précisément la satisfaction qu'exprimaient les visages, Verville ne s'en inquiétait guère.

— Fanchette, dit-il à la cuisinière, faites-vous aider par la fille de ferme et emportez madame dans sa chambre. Dès qu'elle sera revenue à elle, vous me préviendrez... Vous, Julien, poursuivit-il en s'adressant au domestique, donnez-moi bien vite à manger et montez deux bouteilles de mon vieux bordeaux cachet vert. Je suis mort de faim, de soif, de fatigue... Qu'on paie aussi mon voiturier, qu'on lui donne un verre de vin et qu'on le renvoie... Quant aux autres personnes qui me regardent là comme une bête curieuse, je les engage à détalier au plus vite, attendu qu'elles auront l'occasion de me voir plus tard autant qu'elles voudront.

Verville savait parler d'un ton à se faire obéir. Fanchette et une autre personne emportèrent Nathalie inanimée, tandis que le domestique courait préparer le souper du maître. Les autres assistants s'empressèrent de battre en retraite, pour éviter certaines bouffades dont le revenant n'était pas avare. Alors Verville, après s'être débarrassé de son manteau, se jeta dans un moelleux fauteuil au coin du feu, en poussant une exclamation de plaisir.

Léopold d'Hercourt demeurait immobile, en proie à une sorte de consternation dont rien ne saurait donner une idée. L'événement qui se produisait était si inconcevable, il détruisait si brutalement des rêves délicieux, il répandait une teinte si lugubre sur toutes choses, que le jeune officier croyait être dupe d'une hallucination. De plus, en raison de son état de faiblesse, les oreilles lui tintaient, des nuages passaient devant ses yeux, et ses jambes flageolaient comme s'il allait tomber.

Enfin, pourtant un peu de force et de présence d'esprit lui revinrent à la fois. Ses idées se débrouillèrent, il reprit l'usage de ses facultés et osa examiner cet homme échappé d'une manière si miraculeuse à l'océan.

Verville, étendu voluptueusement, les pieds sur les chenets, paraissait avoir beaucoup vieilli, peut-être parce qu'il n'avait pas été rasé depuis plusieurs jours. Du reste, les vêtements qu'il portait d'habitude et qui étaient élégants et courts, comme ceux des jeunes gens, avaient été remplacés par des habillements grossiers, de coupe surannée, qui ne semblaient pas avoir été faits pour sa taille et lui donnaient l'aspect d'un vieillard.

Verville, tout occupé de lui-même, finit néanmoins par remarquer la présence de son pupille.

—Eh bien ! et toi, Léopold, reprit-il, est-ce que tu ne me dis rien ? Tonnerre ! Excepté de la part de cette pauvre Nathalie qui s'est trouvée mal de joie, je reçois ici un singulier accueil !... On jurerait que mon retour dans ma maison dérange bien des personnes et bien des choses... Tu ne m'as même pas serré la main.

Et il tendit la main à Léopold, celui-ci montra sa manche pendante et murmura avec effort :

—Excusez-moi, monsieur ; je suis blessé... Mais au nom du ciel ! d'où venez-vous ?

—D'où je viens parbleu ! Je viens en droite ligne de Hambourg, une ville du nord, à l'extrémité de l'Europe. Imagine-toi qu'au moment du naufrage du yacht, je m'accrochai, comme je pus, à une planche provenant de mon embarcation, et le courant, après m'avoir balloté quelques minutes autour du phare, finit par m'entraîner au large. Pendant cinq mortelles heures je fus le jouet des lames. Transi de froid, mourant de faim, épuisé de fatigue, je me croyais perdu quand je fus rencontré par un grand navire à vapeur qui continuait sa route malgré la tempête. Le capitaine eut l'humanité de me recueillir à son bord, et pendant plusieurs jours, je fus gravement malade. M'étant rétabli enfin, j'appris que j'étais sur un navire hambourgeois, qui venait à son port d'armement avec une riche cargaison. Mais vainement suppliai-je le capitaine de me déposer en Belgique ou en Hollande ; il était pressé et ne voulait arrêter nulle part. Il me fallut donc, bon gré mal gré, pousser jusqu'à Hambourg où j'arrivai ne possédant rien au monde que deux ou trois pièces d'or qui se trouvaient dans mon porte-monnaie.

—Il fallait écrire ici, envoyer des dépêches...

—Ici ! et à qui donc. Je vous croyais l'un et l'autre où vous me croyiez moi-même, c'est-à-dire au fond de l'Océan. Je me contentai d'envoyer un télégramme à M. Dumont, mon notaire de Paris, qui m'expédia aussitôt une traite sur un banquier de Hambourg, c'est avec cet argent que j'ai pu m'équiper à la mode du pays, comme tu vois, rentrer en France et j'arrive... fort content d'être encore de ce monde, quoique l'on puisse en penser !

Léopold avait écouté avec attention ce récit qui expliquait, de la manière la plus naturelle, des circonstances jusque-là inconcevables.

—Ah ! ça, et vous autres, poursuivit Verville distraite-ment, comment vous êtes-vous tirés de cette malheureuse affaire ?

—Nous avons été sauvés par les gens du phare et nous avons éprouvé des souffrances cruelles... Mais, pardon ! vous êtes fatigué, nous aurons tout le temps plus tard de vous donner ces détails...

—C'est juste... Aussi bien voici le souper et du diable si j'ai pris la moindre chose depuis vingt quatre heures !

En effet, Julien replaçait devant le feu le gréridou de laque que nous connaissons et on apporta le poulet dont d'Hercourt avait seulement mangé une aile. Verville s'installa commodément, avala coup sur coup plusieurs verres de Bordeaux, puis se mit à dévorer tons les mets qu'on lui servit, en s'interrompant pour répéter avec béatitude :

—Qu'il fait bon chez soi !

Léopold continuait de le regarder en silence d'un air d'étonnement, de mépris et de sombre colère. Parfois ses yeux brillaient comme s'il allait s'élançer sur son ancien tuteur. Verville, au contraire, ne songeait plus à lui, absorbé dans le sentiment de son bien-être actuel, il se bornait à adresser de temps en temps au domestique une question au sujet des affaires du logis.

Bientôt Fanchette rentra pour annoncer d'un air embarrassé que "madame" avait recouvré ses sens, mais qu'elle était très malade, qu'elle était couchée et incapable de recevoir personne.

Verville se mit à rire.

—C'est bon, c'est bon, répliqua-t-il la bouche pleine. On a raison de dire que la joie fait peur." Nous laisserons Nathalie se reposer et s'habituer peu à peu à l'idée de voir un spectre, demain, elle sera plus raisonnable... Je tombe moi-même de lassitude et de sommeil... On a préparé ma chambre, je pense ?... Allons ! et toi aussi, Léopold, poursuivit-il en s'adressant à d'Hercourt, puisque tu es malade, je ne te retiens pas. Rentre dans ta chambre ; plus tard nous causerons.

Il est vrai, reprit Léopold précipitamment, je suis à bout de force... Adieu donc, monsieur ; je ne saurais demeurer davantage.

Et il sortit d'un pas rapide quoique en chancelant.

Verville jeta un regard oblique vers la porte que son pupille venait de franchir, secoua la tête et murmura quelques mots en avalant un nouveau verre de vin.

Le pauvre blessé n'ayant personne pour l'aider à se déshabiller, car Verville accaparait les gens de service, se jeta tel qu'il était sur son lit, et ses cruelles émotions ayant ramené la fièvre, il s'agita toute la nuit, en proie au plus affreux délire.

VI

CHANGEMENTS

Le lendemain matin, à l'heure habituelle, Colardeau vint à la ferme pour procéder au pansement du blessé. Le docteur avait déjà connaissance de l'état des choses et son visage exprimait une contrainte, une tristesse qui ne lui étaient pas ordinaires. Il trouva d'Hercourt très faible et très abattu. Quand il eut tâté le pouls au malade et examiné la blessure, il dit d'un ton d'humeur :

—Du diable si la guérison n'a pas l'air de marcher au rebours ! Nous voici encore moins avancés que hier ; la plaie a mauvaise couleur, le pouls bat la générale... Ma foi ! lieutenant d'Hercourt, si vous ne prenez pas mieux votre parti de ce qui se passe et si vous vous échauffez ainsi le sang, je ne répons de rien, je vous en avertis.

—Ainsi, docteur, vous savez...

—Le retour de Barbe-Bleue... M. de Verville, veux-je dire ? Ce matin, on ne parle que de cela, et lui-même se promène à Flouharel, où il recueille les félicitations et les témoignages d'allégresse pour son heureux retour. C'est sans doute

aussi l'allégresse qui vous a mis dans ce bel état ; ne vous y abandonnez pas trop, mon jeune camarade, ou ça pourra devenir vilain.

—Suis-je donc si mal, mon cher major ? Cependant, je me trouverai dans l'obligation de partir prochainement, aujourd'hui peut-être.

—Partir... voyager ! Je vous le défends bien par exemple ! Et si l'on songeait à vous renvoyer, je reviendrais ici avec quelques solides marins, qui vous aiment de tout leur cœur et qui mettront les fier-à-bras à la raison.

—Si, pourtant, docteur, c'était moi qui voulais quitter cette maison au plus vite ?

—Morbieu ! je vous ferais attacher plutôt... Y a-t-il du sens commun de jeter ainsi le manche après la cognée ! On prend courage et patience, que diable ! Demeurez ici, tranquillisez-vous et qui vivra verra : est-ce entendu ?

Comme le médecin allait sortir, Léopold lui dit :

—Avant de quitter la ferme, Colardeau, je vous prie de vous assurer s'il n'y a pas une autre personne à laquelle vos soins seraient nécessaires.

—Je comprends ; il s'agit d'une pauvre dame qui elle aussi sans doute, est beaucoup trop heureuse. Soit, je vais passer chez elle.

Colardeau essaya encore de décider le malade à se recoucher ; mais d'Hercourt, malgré sa faiblesse, s'obstina à rester tout habillé dans son fauteuil, et le bon docteur sortit en murmurant :

—Pauvres enfants !

Rien prit à Léopold d'être en mesure de recevoir des visites, car un quart d'heure ne s'était pas écoulé que l'on frappa doucement à sa porte, et Nathalie se glissa dans la chambre.

Madame de Verville avait quitté ses vêtements de deuil ; elle portait une toilette mondaine, qui contrastait avec son visage livide, ses yeux abattus. Elle s'assit et dit en fondant en larmes :

—Eh bien ! d'Hercourt, le rêve est fini... Que pensez-vous de la réalité ?

Léopold proféra une sourde imprécation.

—Alors, Nathalie, que comptez-vous faire ?

—Mon devoir, monsieur. Je me soumettrai, comme par le passé à l'humeur despotique de mon mari : je subirai ses volontés, je l'entourerai de soins, je lui déroberai mes larmes... Je veux essayer de l'aimer, de le respecter, ainsi que je m'y suis engagée devant Dieu, le jour de mon mariage. Mon parti est pris : je romprai avec les fâcheuses idées qui nous ont entraînés l'un et l'autre... Je me résignerai à mon sort, quel qu'il soit.

—Malheureuse Nathalie, vous mourrez à la peine.

—Je l'espère, Léopold, et puisse cette mort arriver promptement, elle sera la bienvenue !

—Quoi ! Madame, oublieriez-vous l'horrible brutalité de votre mari lors du naufrage du yacht ? Oublieriez-vous ce qui s'est passé entre nous, nos douces confidences, notre espoir déçu ?

—J'oublierai tout, Léopold. Tant que je me suis crue libre de mes actions et de mes pensées, j'ai pu me laisser aller à des regrets et à des colères, j'ai pu m'abandonner à certaines espérances. Aujourd'hui, regrets, aveux, espérances seraient des crimes... Et je remplirai mon devoir, si pénible qu'il soit.

M. de Verville entra comme un ouragan. Il avait quitté ses vêtements hambourgeois pour revêtir un de ces costumes à la mode qu'il affectionnait. Fraîchement rasé, il avait repris sa physionomie d'autrefois.

Il enveloppa d'un même regard rapide sa femme et Léopold. Nathalie s'avança vers lui et lui dit, en lui tendant la main :

—Roger, je suis très... heureuse de vous revoir.

Les traits de Verville se détendirent :

—Eh bien, folle, reprit-il, je ne suis donc plus un spectre à vos yeux ?

—Mon ami, vous comprendrez le trouble profond où a dû

me jeter votre retour inattendu et tout à fait miraculeux. Ma pauvre tête n'a pu résister à cette épreuve et pendant quelques heures j'ai été vraiment folle, comme vous dites. Mais à présent, je peux apprécier l'heureux événement, la faveur signalée de la Providence...

Cette réparation était visiblement entachée de froideur et de contrainte. Néanmoins, M. de Verville s'en contenta ou feignit de s'en contenter.

—A la bonne heure ! dit-il en appliquant deux nouveaux baisers sur les joues pâles de sa femme, vous voilà gentille comme aux bons jours... Sur ma foi, j'ai pu croire, après votre réception d'hier, que vous n'étiez nullement ravie du miracle en question. Puisque je me suis trompé, n'en parlons plus !

Nathalie, la tête baissée, n'osait regarder du côté de Léopold, qui assistait, d'un air morne et farouche, à cette scène conjugale. Verville se tourna vers le jeune officier.

—Ah ! ça, et toi ? reprit-il avec son sans-gêne ordinaire, quelle mine me fais-tu donc depuis que je suis tombé des nues dans ma maison ? Et qu'est-ce que cette histoire d'une blessure que tu aurais reçue au Phare-Neuf de la main d'un Anglais ? Bon pour un Italien ou un Espagnol de jouer du couteau, mais un Anglais, cela ne s'est jamais vu !

—Mon ami, répliqua Nathalie avec empressement c'est pour me défendre contre les insolences de cet étranger que M. d'Hercourt a reçu cette dangereuse blessure ; et, comme moi, vous lui devez des remerciements.

—C'est fort bien, Léopold, et je te remercie... Mais ton congé n'est-il pas expiré et ne devrais-tu pas déjà avoir rejoint ton régiment ?

—Je partirai bientôt, monsieur, répliqua l'officier avec vivacité : au fait, je me sens mieux... pourquoi ne partirais-je pas aujourd'hui même ?

Et il se leva.

—Rien ne presse, il faut d'abord te guérir. Mais à propos Nathalie, qu'est-ce que ces deux pensions viagères, de quatre cents francs chacune, dont le notaire Travet m'a parlé tout à l'heure ?... Morbleu ! on s'est bien hâté de disposer de mon bien !

—Roger, répliqua Nathalie les yeux baissés, pour vous comme pour moi, nous devons une compensation aux familles de Conan et de Piéric...

—Et vous avez jugé convenable d'accorder huit cents francs de rente à de vieilles femmes par suite d'un accident que personne ne pouvait prévoir ? Quel prix pour la peau d'un matelot paresseux et ivrogne, d'un moussaillon inutile ! Aussi ai-je ordonné à Travet de déchirer cet acte qui, par le fait même de mon existence, se trouve nul et non avenue.

—Vous êtes le maître, monsieur ; mais la mère de Piéric et la sœur de Conan sont sans ressources et j'avais pensé...

—Elles ont reçu cent francs chacune, c'est-à-dire le premier quartier de la pension et cette indemnité est largement suffisante... Qu'il n'en soit plus question.

—Avec votre permission, madame, dit Léopold d'Hercourt je m'associerai à l'œuvre de justice, à la bonne action que vous voulez accomplir. J'ai aussi contracté des obligations envers les malheureux marins qui ont péri ; je parlerai donc au notaire, afin que les rentes soient mises à ma charge et payées sur ma fortune personnelle.

—A ton aise ! s'écria Verville ; si tu as de l'argent de reste tu peux faire des libéralités tant que tu voudras... Mais allons ! ma petite, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, il est temps de laisser reposer notre cher blessé.

Il prit par le bras Nathalie, qui le suivit sans résistance. Dès le lendemain matin, Léopold d'Hercourt quittait la ferme, malgré les réclamations et les plaintes du docteur Colardeau.

VII

A PARIS

Six mois se sont écoulés depuis les événements que nous

venons de raconter, et nous retrouvons, dans un brillant restaurant du boulevard à Paris, deux des personnages importants de ce récit.

L'un était le lieutenant d'Hercourt, en uniforme, non plus faible et souffrant comme autrefois, mais tout à fait remis de sa blessure, le teint frais et reposé, bien qu'une nuance de tristesse se montrât en ce moment sur sa pâle physionomie. L'autre était le docteur Colardeau, le petit major, toujours en redingote bleu et en chapeau à larges bords, avec son énorme ruban rouge à la boutonnière ; et le brave homme, arrivé de sa Bretagne depuis deux jours, semblait, dans ce salon éblouissant de glaces et de dorures, s'étonner surtout d'une chose, de s'y voir.

Le docteur et son ancien client venaient d'achever un déjeuner fin, dont Léopold était l'amphitryon. Tout en dégustant le café, l'officier avait allumé un cigare, et Colardeau avait tiré d'un étui la vieille pipe d'écume dont il charnait ses loisirs quand cheminait à cheval dans les landes de Plouharel.

—Ainsi donc, mon cher docteur, disait Léopold avec un vif intérêt, vous croyez qu'une mésintelligence sérieuse aurait éclaté entre M. et Madame de Verville ?

—Le fait semble indubitable. Vous savez que tous les ans, au commencement de l'hiver, le mari et la femme quittent la ferme pour venir s'établir ici. Verville aime beaucoup la vie parisienne, et la jeune dame elle-même ne déteste pas un peu de mouvement et de bruit. Or, depuis plus de trois mois, Barbe-Bleu, comme on l'appelle, est à Paris où, dit-on, il s'en donne à cœur joie, et, pendant ce temps-là, sa femme vit solitairement à Plouharel. Peut-être au fond n'est-elle pas trop fâchée de cette solitude. Elle a fait venir auprès d'elle sa vieille mère, qui est malade, et ces dames vivent fort retirées. Elle ne reçoit en guère que moi, dont les soins leur sont fréquemment nécessaires...

—Voyons, Colardeau, reprit d'Hercourt avec vivacité en se penchant sur la table, lorsque vous avez annoncé votre départ pour Paris, où vous appelle une affaire importante, avez-vous annoncé à... madame de Verville que vous deviez m'y voir ?

—Sans doute, puisque je comptais sur vous pour me montrer "la capitale" que je ne connais guère.

—Et on ne vous a chargé d'aucun message ?

—D'aucun.

La physionomie de Léopold exprima du désappointement. Il reprit après un silence :

—A supposer, major, que la mésintelligence dont vous parlez soit réelle, en soupçonnez-vous la raison ?

—Bah ! on dit tant de choses, qui ne sont pas vraies peut-être !

—Voyons, Colardeau, vous êtes la franchise même... que dit-on ?

—Savez-vous ce que je pense, moi ? dit le petit major, en clignant des yeux avec malice ; ce rusé compère de Barbe-Bleue aura pris prétexte de quelque affaire pour venir mener ici une vie *à la polichinelle*.

—Bah ! que nous importe ! interrompit Léopold pour qui la conversation prenait un tour pénible ; mais voyons, mon cher Colardeau, je vous ai promis de vous montrer Paris et je vais vous conduire quelque part où vous aurez une idée très nette de la société parisienne... Etes-vous prêt ?

—Où voulez-vous me conduire ?

—Aux courses de Longchamps.

—Aux courses ! en effet, j'ai depuis longtemps le désir d'y assister. Mais croyez-vous que je puisse avec ce costume de campagnard...

—Bon ! quelque habit que vous portiez, il y aura toujours dessous un homme de cœur... Ainsi, c'est entendu ; nous partons.

Léopold sonna et paya l'addition dont le total fit ouvrir de grands yeux au docteur. Puis, étant descendus sur le boulevard, les deux amis prirent une voiture pour Longchamps où allaient avoir lieu les premières courses de printemps.

La journée était fort belle et tout annonçait que la fête hippique serait des plus brillantes. Chemin faisant, le médecin breton regardait avec stupéfaction ces nuées de fringants cavaliers qui, montés sur des bêtes de race, foulevoient la poussière des grandes avenues, cette foule de *beaux* et de femmes en toilettes tapageuses qui remplissaient les voitures, équipages, remises ou simples fiacres, et se dirigeaient, à travers le bois, vers l'Hippodrome. Il répétait à chaque minute l'observation ordinaire des provinciaux :

—Que de richesses à Paris !

—Prenez garde, Colardeau, lui dit Léopold en souriant, vous êtes dans le pays du mirage et des fausses apparences. Ici surtout l'on peut dire que tout ce qui reluit n'est pas or. Tel de ces cavaliers doit au maguignon le prix du pur-sang sur lequel il galope avec tant de fierté. Tel que vous voyez se prélasser dans un superbe huit-ressorts est un banquier secrètement ruiné, qui partira demain pour l'Amérique, en laissant dans sa caisse un déficit de plusieurs millions. N'admirez donc pas cette richesse menteuse...

—Je ne l'admire pas, monsieur, répliqua le docteur d'un ton austère. Si la richesse était toujours le fruit du travail, de l'intelligence et de la probité, il faudrait en effet s'incliner devant elle. Mais comme elle provient souvent... d'autre chose, je n'accorde mon admiration qu'à bon escient.

On arriva sur le champ de course, et l'ahurissement du provincial devint plus marqué. Léopold fit entrer la voiture dans l'enceinte réservée ; mais, afin de donner à Colardeau le moyen de mieux voir, ils mirent pied à terre et se mêlèrent à la foule bariolée qui s'agitait dans cette plaine verdoyante.

Toutefois ce ne furent pas les détails pittoresques du tableau, cette piste immense encadrée d'arbres majestueux, ces tribunes chargées de monde, ces coureurs, aux casques éclatants, et tant en haleine leurs superbes montures, qui excitèrent l'intérêt du docteur ; les toilettes, les manières, le langage des habitués et des habituées de Longchamps l'occupaient davantage. Un monde nouveau, inconnu se révélait à lui, et Léopold s'amusa de ses réflexions qui trahissaient pourtant plus d'étonnement et de mépris que de naïveté.

Tout à coup le campagnard s'interrompit et demeura bouche bée, sans achever sa pensée. D'Hercourt leva la tête, afin de chercher la cause de cette interruption, et demeura stupéfait à son tour.

C'était une voiture luxueuse qui attirait leur attention à tous les deux. Elle était traînée par quatre beaux chevaux et conduite par deux postillons galonnés de la tête aux pieds. De larges armoiries décoraient les portières. Les habitués des courses regardaient d'un air d'admiration cet aristocratique équipage.

Dans l'intérieur se trouvaient deux messieurs vêtus avec distinction. L'un d'eux, qui était en deuil, fumait nonchalamment un cigare, tandis que l'autre se renversait en arrière avec une affectation d'aisance et une vanité satisfaite. Or, on s'expliquera sans peine l'émotion de d'Hercourt, quand on saura que le dernier était son ancien tuteur M. de Verville, et le premier... il n'y avait aucun doute possible, si incroyable que semblât le fait... le premier était Tom Sandons, le naufragé de Phare-Neuf, l'insulteur de madame de Verville, l'assassin de Léopold.

La rencontre de ces deux hommes, l'intimité inexplicable qui semblait régner entre eux, bouleversèrent si bien le jeune officier, qu'il ne trouva la force ni de parler, ni de se mouvoir.

Léopold d'Hercourt n'avait pu encore recouvrer assez de sang-froid pour prendre un parti ; mais le docteur Colardeau n'était pas homme, en rencontrant dans cette faule parisienne une personne de sa connaissance, à rester tranquille et muet. Il se dirigea donc vers la voiture, en entraînant son compagnon, et s'écria :

—Eh ! c'est M. de Verville !... Bonjour, monsieur de Verville !... Ne nous reconnaissez-vous pas ?

Verville les regarda et parut se demander si, en effet, il devait reconnaître publiquement le petit homme au costume

et aux manières de provincial, qui l'interpella ainsi. Il finit pourtant par se décider.

—Tiens ! c'est le docteur Colardeau, mon médecin de Plouharel ! s'écria-t-il en insistant sur le mot "docteur" ; je ne m'attendais guère à trouver aux courses un Breton bretonnant... Enchanté de vous voir, Colardeau... Bonjour aussi, d'Hercourt ! Tu me négliges diablement depuis que tu es à Paris... Mais je ne t'en veux pas... On sait comment les beaux officiers comme toi passent le temps ici !

Léopold tenait toujours les yeux fixés sur Tom Sandons et, à son approche il l'avait vu tressaillir. Néanmoins, ce n'avait été qu'un éclair ; bientôt l'Anglais avait repris cet air froid et flegmatique, caractère habituel de sa nation, et s'était tourné d'un autre côté, comme par discrétion et pour ne pas gêner les causeurs. D'Hercourt, un peu revenu à lui-même, balbutia quelques mots pour s'excuser auprès de Verville, et prêta les nécessités de son service militaire.

Colardeau, voyant le tuteur et le pupille s'entretenir ainsi d'un ton presque amical, crut avoir amené une réconciliation entre eux et se frottait les mains. Il fut bien surpris quand Léopold, au milieu de ses explications embarrassées, s'écria tout à coup :

—Pardon, monsieur de Verville, mais la personne qui vous accompagne n'est-elle pas un Anglais avec lequel j'ai déjà eu l'occasion de me trouver et qui s'appelle Tom Sandons ?

Il crut s'apercevoir que le compagnon de Verville avait encore tressailli ; cependant l'Anglais ne bougeait pas et avait l'air d'ignorer complètement qu'il fût question de lui.

—De qui parles-tu donc, Léopold ? demanda Verville étonné.

—De monsieur, répliqua d'Hercourt en désignant l'Anglais, de manière à ce qu'on ne pût s'y méprendre ; nous avons passés ensemble plusieurs jours au phare de Plouharel, je suis très désireux de renouer connaissance avec lui.

—Ah ! ça, es-tu fou ? s'écria Verville en baissant la voix ; monsieur, qui a bien voulu me donner une place dans sa voiture, est connu de tout Paris... C'est Sa Seigneurie lord Arthur Mac-Aulay, pair d'Angleterre, et fils de notre voisin le vieux Mac-Aulay, qui a péri d'une manière si tragique. J'ai eu le bonheur de rencontrer lord Arthur dans plusieurs maisons ; mon titre d'ancien voisin, presque d'ami de son père, nous a rapprochés et depuis quelque temps, à ma vive satisfaction, nous sommes liés ensemble... Mais parlez ! je ne vois pas pourquoi je ne vous présenterais pas l'un à l'autre !

Verville toucha la manche de son compagnon, qui se retourna gravement, son cigare à la main.

—Mylord, dit-il, l'ai l'honneur de vous présenter mon cidevant pupile, Léopold d'Hercourt, lieutenant d'artillerie.

Lord Mac-Aulay fit un salut raide et automatique, sans prononcer une parole. L'officier, en apprenant le haut rang de l'ami de Verville, ne s'était pas déconcerté.

—Monsieur, reprit-il, je crois... je suis sûr que je vous ai vu autrefois, dans d'autres circonstances, et sous un autre nom.

Une étincelle de colère ou de menace brilla dans l'œil du lord ; mais cette fois encore, l'étincelle s'éteignit aussitôt, et l'on répliqua avec un calme imperturbable :

—Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Or, le son même de cette voix était pour Léopold une preuve de plus.

—Quoi ! monsieur, vous n'étiez pas au mois d'octobre dernier, dans le phare de Plouharel, où un naufrage vous avait jeté et où vous sont arrivées certaines aventures... que, pour ma part, je ne saurais oublier !

L'Anglais se redressa et répliqua d'un ton de fierté blessé :

—Encore une fois, monsieur, je ne vous comprends pas. Je suis lord de la Chambre-Haute, du moins je le serai quand j'aurai été mis en possession du siège de feu mon honore père, et je ne souffre pas volontiers qu'on m'interroge... Cependant, puisque vous m'êtes présenté comme un gentleman par mon ami, M. de Verville, je consens à vous dire qu'à l'époque dont

vous parlez, je me trouvais à Venise, ou je reçus la nouvelle de la mort de lord Edouard Mac-Aulay, et que jamais, ni avant ni après ce triste événement, je ne suis allé au bourg de Plouharel où mon père avait eu la fantaisie de se retirer.

Ces explications données, le lord se remit à fumer son cigare, comme si, ayant conscience d'avoir répondu avec condescendance et politesse, il était déterminé à n'écouter aucune question nouvelle. Mais d'Hercourt ne manquait pas de ténacité.

—Je vous répète monsieur... ou mylord, reprit-il, que j'ai la certitude de ne pas commettre d'erreur. Nos rapports d'autrefois étant d'une nature toute particulière, je vous serais obligé de me faire savoir où, vous et moi, nous pourrions causer plus librement qu'ici.

Verville intervint avec vivacité.

—Sur ma parole, Léopold, dit-il, tu es fou et archi-fou ! Puisque mylord affirme que tu te méprends, qu'il n'a jamais mis le pied ni à Plouharel, ni au phare, comme je suis prêt à en jurer. Cette insistance est du plus mauvais goût et j'en demande pardon pour toi à lord Mac-Aulay.

—Demandez pardon pour vous-même, monsieur, quant à moi...

Lord Mac-Aulay fit de la main un signe dédaigneux.

—Je ne me cache pas, monsieur, dit-il avec son flegme réel ou affecté, et ma demeure est bien connue... Mais les courses vont commencer ; vous m'excuserez de m'en occuper un peu, car j'ai parié des sommes importantes.

Et il ordonna à ses postillons de partir.

—Monsieur, s'écria Léopold d'un ton menaçant, j'exige... je veux savoir...

On ne l'écouta pas et la voiture s'éloigna rapidement. Léopold allait la suivre, causer peut-être un éclat fâcheux, quand il fut retenu par le docteur.

—Sur ma foi ! lieutenant d'Hercourt, dit Colardeau, Verville a raison et vous perdez la tête... Puisque l'on vous assure que vous vous trompez, cette obstination n'a pas le sens commun... Et tenez, tout le monde a les yeux sur nous !

Cette scène, en effet, se passait au milieu du champ de courses ; Les assistants avaient paru accorder une grande attention, quoique dissimulée par la politesse, à la conversation de cet officier inconnu avec l'opulent Anglais. Peut-être ses considérations n'eurent-elles aucune influence sur Léopold, dans l'état de surexcitation où il se trouvait ; cependant il se laissa entraîner par le docteur et, tandis qu'ils se perdaient dans la foule, il lui dit avec fermeté :

—Je suis sûr de mon fait, Colardeau ; les traits de mon assassin sont trop profondément gravés dans ma mémoire pour que je les méconnaisse. Il y a quelque changement dans la coupe des cheveux et de la barbe de lord Mac-Aulay ; mais j'ai retrouvé dans cet œil, en apparence éteint et endormi, l'acuité du regard du commis-voyageur Tom Sandons... Je me propose de revoir bientôt ce personnage et je tirerai au clair notre situation réciproque... Mais pardon, mon bon docteur... Songez aux courses ; justement voici les jockeys qui sortent de l'enceinte du passage.

—Avec votre permission, monsieur d'Hercourt, répliqua Colardeau, si vous avez assez de ce brouhaha, moi je n'y tiens guère. Ce que l'on voit ici indigné un pauvre provincial tel que moi, et je doute que l'amélioration de la race chevaline vaille les scandales effrontés dont ces fêtes hippiques sont l'occasion. Si donc vous voulez partir...

—Partons, répliqua Léopold.

Et tous les deux, remontant en voiture, gagnèrent l'avenue de Paris, au grand désespoir du cocher qui avait pris des billets à une "agence" avec l'espoir de tripler le prix de sa journée.

Les deux amis paraissaient également rêveurs et préoccupés.

—Ah ! ça, lieutenant d'Hercourt, demanda enfin Colardeau à supposer que lord Mac-Aulay soit bien votre Tom Sandons, que comptez-vous faire ? Pour moi, je commence à entrevoir dans tout ceci des choses qui me font dresser sur la tête ce qui me reste de cheveux.

—Vous comprenez alors que je suis peut-être sur la voie d'un crime horrible, monstrueux, épouvantable !

—Quel crime ? S'il ne s'agit plus de la tentative d'assassinat dont vous avez été victime au Phare-Neuf...

—Allons ! Colardeau, vous savez aussi bien que moi tout ce qui peut ressortir d'un certain rapprochement de circonstances... D'abord les blessures mortelles du vieux Mac-Aulay, les blessures du valet de chambre Patrick que vous êtes parvenu à guérir, et enfin celles que j'ai reçues moi-même au phare, semblent avoir été faites avec un même instrument long, effilé, de trempe excellente... C'est là un détail insignifiant, direz-vous ; mais il prendra une importance considérable quand on le rapprochera de certains autres détails. De plus, si lord Mac-Aulay est vraiment Tom Sandons, comment expliquer la présence du fils si près du père, le lendemain même du jour où le vieux lord a été mystérieusement assassiné ? Pourquoi le soi-disant Sandons paraissait-il craindre d'être reconnu, lors de son naufrage au phare de Plouharel ? Pourquoi Patrick, guéri de sa blessure, aurait-il obstinément refusé comme vous me l'avez dit, de donner le moindre renseignement sur l'auteur de ce crime odieux ?

—Miséricorde ! d'Hercourt, où voulez-vous en venir ? Ainsi, selon vous, ce lord Mac-Aulay aurait été capable de commettre un...

—Un parricide, docteur... Osez prononcer le mot.

—Voilà une bien grosse accusation, mais elle est dénuée de preuves. Peut-on croire qu'un homme riche, de grande famille...

—Supposez un fils perdu de dettes et de débauches, un père avare, dur peut-être, ou las de fournir à d'incessantes prodigalités. Supposez que le fils, impatient de jouir de certains avantages, se soit glissé un soir dans la demeure paternelle, alors qu'on le croyait à trois cents lieues de là, et qu'il ait commis ces deux crimes ; puis, que voulant se soustraire aux poursuites, il se soit rendu, sous un déguisement, à un port voisin où il s'est embarqué sur un navire anglais. Le navire ayant péri aux environs de Plouharel, le parricide aborda au phare dans une barque, et là, son indomptable caractère l'emportant sur la prudence... Voyons, Colardeau, vous semble-t-il que je sois si loin de la vérité ?

—Ce ne sont toujours, mon cher lieutenant, que des suppositions et des suppositions très hasardées ; mais quel parti allez-vous prendre dans cette sombre et étrange affaire ?

—J'irai en avant, docteur ; je vais m'enquérir de ce lord Mac-Aulay qui est maintenant, paraît-il, une célébrité parisienne. Si j'acquies la preuve que j'ai été abusé par une ressemblance, tout sera dit ; mais si, au contraire, mes soupçons se confirment, je ne reculerai devant aucun moyen pour obtenir le châtiement de ce scélérat.

Le petit major réfléchit un instant.

—D'Hercourt, reprit-il enfin, voulez-vous m'associer à vos démarches pour découvrir la vérité ? J'ai suivi, comme vous savez, l'instruction judiciaire relative à l'assassinat du vieux Mac-Aulay et j'y ai pris une certaine part. Je vous fournirai donc des indications précieuses. S'il faut le dire, je crains qu'avec votre caractère fougueux et sans mesure vous ne commettiez quelque imprudence.

—J'accepte volontiers votre concours, mon cher Colardeau, et je vous en remercie. A nous deux, nous éclaircirons cette affaire, je vous l'affirme... Pour commencer, pourquoi ne nous rendrions-nous pas demain chez ce lord Mac-Aulay dont il ne sera pas difficile de découvrir l'adresse ? Au besoin, Verville nous l'indiquera, car je soupçonne que Verville aussi est enveloppé dans une ténébreuse intrigue.

—Vous allez toujours trop vite dans vos suppositions, d'Hercourt. Soit donc, je vous accompagnerai. Cependant je doute que notre visite amène un résultat sérieux. Ce lord, qui se montre si fier, refusera de répondre à vos questions. On s'irritera, on se portera des défis...

—Bah ! qui sait ? répliqua Léopold ; essayons !

VIII

MONSIEUR GEORGES.

Lord Arthur Mac-Aulay habitait dans le faubourg Saint-Honoré, un hôtel qui avait appartenu à un secrétaire d'ambassade et qu'il avait acheté, peu de mois auparavant, avec le mobilier et les équipages de l'ancien propriétaire. C'était une somptueuse demeure où tout révélait le luxe guindé et froid des Anglais, en même temps que leur goût marqué pour le confort.

Léopold et le docteur Colardeau n'avaient pas eu de peine à se procurer l'adresse d'un viveur connu de tout Paris, et ils se présentèrent chez lui, le lendemain des courses de Longchamps, à une heure matinale où ils jugeaient que lord ne pouvait encore être sorti. D'Hercourt était toujours en uniforme. Quant au petit major, il avait endossé, pour la circonstance, un certain habit noir, chef-d'œuvre du tailleur de Plouharel, mais dont la coupe surannée, le collet étriqué et les basques en queue de morue devaient produire quelque étonnement dans ce quartier aristocratique par excellence.

Les deux amis s'adressèrent au concierge, gros bonhomme ventru, à mine discrète, qui leur dit avec un accent britannique des plus prononcés :

—Je ne sais si mylord est visible ; informez-vous au rez-de-chaussée. Dans le cas où Sa Seigneurie ne recouvrirait pas, on pourra toujours vous faire parler à M. Georges.

—Nous n'avons pas affaire à M. Georges, répliqua sèchement d'Hercourt ; c'est votre maître en personne que nous désirons voir... lui seul.

Le gros concierge les regarda d'un air stupéfait, comme s'il n'eût pu comprendre cette légèreté à propos de "M. Georges," et il répéta :

—Informez-vous dans le vestibule.

Il tira un cordon de soie et on entendit un timbre frapper deux coups à l'autre extrémité de la cour.

Les visiteurs traversèrent cette cour, montèrent un large perron qu'abritait une marquise, et entrèrent dans un vestibule de marbre, où un laquais accourut au-devant d'eux. Ils lui remirent leur carte en exprimant le désir de voir sur-le-champ lord Mac-Aulay. Le domestique, après avoir lu rapidement les noms, introduisit Léopold et le docteur dans un magnifique salon, leur approcha des fauteuils, puis sortit d'un pas silencieux.

Les deux amis étaient un peu intimidés, nous devons le dire, par ce luxe grandiose, par ce cérémonial minutieux. Néanmoins Colardeau s'assit et dit en riant :

—Eh ! eh ! d'Hercourt, il n'est pas trop mal logé, votre commis-voyageur !

Léopold se mit à examiner plusieurs tableaux de maître qui décoraient le salon. Parmi ces tableaux, se trouvait un portrait en pied, signé d'un peintre célèbre de l'école moderne, et représentant un personnage en costume de pair d'Angleterre. D'Hercourt et le docteur n'eurent pas de peine à reconnaître les traits du vieillard qu'ils avaient vu si souvent en Bretagne, bien que le portrait semblât avoir été fait dans la jeunesse du modèle.

—Je crois décidément, repris Colardeau, que nous sommes chez le véritable lord Mac-Aulay, le fils de notre ancien voisin...

—Ce n'est pas moins Tom Sandons, le naufragé du phare, répliqua l'officier avec entêtement.

Plus d'un quart d'heure s'écoula sans qu'ils vissent paraître personne. Ils commençaient à s'impatienter, quand le domestique rentra.

—Sa Seigneurie n'est pas visible, dit-il ; mais M. Georges vient à l'instant.

—J'ai déjà déclaré, s'écria d'Hercourt avec impatience, que je n'avais pas affaire à ce M. Georges... Je ne le connais pas, je ne tiens pas à le connaître. Si M. Mac-Aulay est absent, qu'on m'indique l'heure où je pourrai le rencontrer.

Ignorez vous, monsieur, répliqua le domestique, que M. Georges est l'intendant, le secrétaire, le confident de mylord ? Il dirige tout dans la maison ; on n'y fait rien sans son ordre, et mylord lui-même n'oserait commander quoi que ce soit sans le consulter.

C'est possible, mais pour la millième fois, je désire parler à M. Mac-Aulay seul, et je n'accepterai pas d'intermédiaire.

Voici M. Georges ! interrompit le valet précipitamment.

Il fit un salut et s'empressa de s'esquiver, tandis qu'entraient, par une porte dissimulée dans la boiserie, une personne que le docteur et Léopold considérèrent avec curiosité.

C'était un homme encore jeune, correctement vêtu de noir, dont la tournure ne manquait pas de distinction. Sa figure, assez régulière du reste, était d'une mobilité extrême et avait deux expressions fort différentes qui se succédaient instantanément. Quand il s'observait, son visage avait la gravité et la raideur britanniques, sa parole était froide, pâteuse et il ne s'exprimait que par des monosyllabes. Dans d'autres moments au contraire, cette physionomie se détendait tout à coup, comme par l'action d'un ressort. Les yeux brillaient, les lèvres frémissaient, tous les muscles de la face étaient en jeu, et il parlait avec une abondance, une facilité, une volubilité que ni un Français, ni un Italien n'eût pu égaler.

Il s'inclina devant les visiteurs avec cette politesse gourmée qui appartenait à "sa première manière," et dit froidement :

Mylord est absent, messieurs, mais je suis chargé, en beaucoup de cas, de le représenter, et si vous vouliez m'apprendre l'objet de votre visite :

Non, monsieur, répliqua Léopold ; l'affaire dont il s'agit est tellement délicate... Nous reviendrons plus tard.

Et il marcha vers la porte.

Alors M. Georges donna aux visiteurs un échantillon de "sa seconde manière." Un sourire d'aménité effleura ses lèvres, et il reprit avec vivacité :

— Un peu de patience, messieurs ! Je crois savoir ce qui vous amène. Mylord m'a parlé de vous, monsieur d'Her court, comme d'un brave officier qui a connu son honore père ; je sais aussi que le savant docteur Colardeau, un vrai gentleman, a été employé dans l'enquête judiciaire qui a eu lieu à Plouharel, et je voudrais vous épargner à l'un et à l'autre une nouvelle démarche. Si vous avez des renseignements à obtenir de mylord, je répondrai, j'imagine, avec autant de précision que lui-même. Je ne l'ai pas quitté d'un instant depuis une dizaine d'années, et je suis son confident, son ami, plutôt... qu'autre chose.

Il était impossible d'avoir un ton plus insinuant et plus doux que celui de M. Georges en ce moment. Léopold persistait néanmoins dans son intention de partir, lorsque le docteur dit en le regardant :

— Monsieur semble être parfaitement au courant de tout ce qui concerne lord Mac-Aulay ; pourquoi donc, mon cher d'Her court, ne l'écouterions-nous pas ? Peut-être vous donnera-t-il satisfaction comme vous l'entendez.

D'Her court finit par céder.

— Soit, répliqua-t-il brusquement ; pourvu que je sache ce que je veux savoir, peu m'importe de qui je l'apprenne. Il sera toujours temps de recourir à... lord Mac-Aulay, si... son ami ne me fournit pas des explications suffisantes.

M. Georges dissimula un sourire de satisfaction et fit signe aux visiteurs de se rasseoir, pendant que lui-même restait debout, appuyé contre la cheminée. Il avait repris son air gourmé, impénétrable, son menton s'était encadré dans les plis de sa cravate, au nœud correct et à la blancheur immaculée.

Alors d'Her court exposa en peu de mots comment il avait cru reconnaître dans lord Arthur Mac-Aulay un soi-disant employé de commerce anglais qui, sous le nom de Tom Sandons, avait passé plusieurs jours au phare de Plouharel, l'automne précédent, et comment il avait le plus haut intérêt à s'assurer de l'identité de lord avec ce mystérieux individu.

Pendant cet exposé de Léopold, pas un muscle du visage de M. Georges n'avait bougé. Le confident du lord répondit tranquillement :

Votre soupçon est une offense pour lord Arthur, monsieur. Le confondre lui, issu d'une des plus nobles familles d'Angleterre, lui, pair du royaume par droit de naissance avec une personne que vous ne paraissez pas connaître sous des rapports favorables et qui, tout au moins, appartient à une condition infime, c'est un outrage à la dignité de mylord, je vous le répète ; et certainement Sa Seigneurie ne daignerait pas répondre à de pareilles questions.

En ce cas, monsieur, répliqua Léopold, il est inutile de dire à quels étranges soupçons pourrait donner lieu le refus de votre... ami. Je me réserve de le lui apprendre en temps et lieu à lui-même.

Et il voulut de nouveau se retirer ; M. Georges changea encore de contenance et s'écria :

De grâce ! écoutez moi donc, messieurs ; mylord, en effet, ne saurait descendre à de semblables explications, mais moi, qui le représente, moi qui connais tous les actes de sa vie, je peux n'avoir pas les mêmes scrupules ; et quand deux honorables gentlemen tels que vous conçoivent de si fâcheux préjugés contre ce cher lord, mon devoir est de leur en démontrer l'injustice... Or, il m'est facile de prouver de la manière la plus claire, la plus indubitable, que votre Tom Sandons n'est pas, ne peut pas être Sa Seigneurie lord Arthur Mac-Aulay.

Si vous aviez, en effet, des preuves de nature...

— Veuillez attendre un instant, vous allez les voir.

En même temps. M. Georges sortit par la porte de la boiserie, du pas lesté et furtif d'un chat aux aguets.

Les deux amis étant demeurés seuls dans le salon, Léopold dit au docteur :

— Ne vous semble-t-il pas, Colardeau, que nous assistons à une habile comédie ?

Peut-être... mais allons jusqu'au bout, et alors seulement nous pourrions juger la pièce.

M. Georges rentrait déjà, tenant à la main divers papiers, sans doute les preuves annoncées ; mais, au peu de temps qu'ils avait mis à les trouver, on pouvait croire qu'ils étaient préparés d'avance.

Messieurs, dit-il en reprenant son poste devant la cheminée, savez-vous avec exactitude l'époque où ce M. Tom Sandons, qui a, paraît-il, une certaine ressemblance avec mylord, se trouvait au phare de Plouharel ?

— L'époque est bien facile à constater, répondit Léopold, le naufrage du yacht de M. de Verville eut lieu le jour même où fut connu l'assassinat du vieux Mac-Aulay, c'est-à-dire le 2 octobre. Ce fut le 3 que Tom Sandons arriva au phare, par suite du naufrage d'un navire qu'il montait et qui s'appelait l'Anna. Il y séjourna jusqu'au 8 ou 9 du même mois... Vous le voyez, mes souvenirs sont des plus précis.

— A merveille ; je vais maintenant vous apprendre avec exactitude où était mylord à la date dont vous parlez.

Il étala sur le guéridon un de ces volumineux passe-ports à l'étranger que certaines chancelleries, les chancelleries autrichienne et italienne notamment, couvraient naguère de timbres omnicolors et d'interminables visas. Le passeport était au nom d'Arthur Mac-Aulay, qui semblait avoir fait de nombreuses promenades dans toutes les contrées du continent européen. Cette pièce authentique prouvait que le lord était arrivé à Venise le 25 septembre et en était reparti 8 octobre seulement, après avoir reçu la nouvelle de la mort de son père, c'est à dire au moment où Tom Sandons se trouvait depuis cinq jours au phare de Plouharel. Les cachets, les signatures, les dates, tout était régulier ; il semblait impossible d'établir plus nettement la non-identité de lord Mac-Aulay et de Tom Sandons.

— Outre cela, poursuivit M. Georges qui reprenait son air grave et gourmé à mesure qu'il voyait l'effet produit sur les visiteurs, voici plusieurs lettres, datées de Venise même et portant les timbres de la poste italienne ; elles constatent que

mylord entretenait, à cette époque, une active correspondance avec des personnes du pays... Ces messieurs savent l'anglais sans doute ?

Colardeau répondit négativement ; mais Léopold, qui comprenait quelques mots d'anglais, prit les lettres et s'assura que réellement elles portaient les désignations annoncées. Elles n'avaient aucune importance ; c'étaient pour la plupart des invitations, des billets insignifiants. Néanmoins elles confirmaient l'assertion de M. Georges que son patron était bien à Venise entre le 25 septembre et le 8 octobre. Les visiteurs n'élevant plus aucune objection contre un fait incontestable, M. Georges se redressa majestueusement, et, du haut de sa cravate blanche, il ajouta avec hauteur :

—A tous ces témoignages matériels, messieurs, je joindrai un témoignage dont nul ne révoquera en doute la "respectability," parce que c'est celui d'un gentleman anglais et d'un loyal sujet de la reine. J'étais moi-même à Venise avec mylord et, je l'affirme, nous sommes rentrés en France plusieurs jours après la date dont il s'agit.

L'officier cessa de pulser les paperasses étalées devant lui et répliqua :

—Je n'oserais méconnaître davantage une vérité ainsi garantie... Allons, monsieur, j'ai été induit en erreur, j'ai été dupe d'une ressemblance singulière. Mes excuses à mylord donc, si vous jugez à propos de lui parler de cette visite... Docteur, partons-nous ? Il ne nous reste plus rien à faire ici.

Colardeau regarda obliquement son ami comme s'il ne pouvait croire que Léopold renoncât si vite à ses soupçons ; mais Léopold ne paraissait pas s'en apercevoir et faisait ses préparatifs de départ. En revanche, M. Georges paraissait radieux.

—Je suis enchanté, dit-il, d'avoir pu vous convaincre de votre méprise. Cependant, messieurs, je garderai bien d'apprendre à mon cher lord la nécessité où je me suis trouvé de vous fournir ces preuves ; sa fierté légitime en serait blessée. Je ne lui parlerai même pas de notre entrevue, et, si vous avez l'occasion de le rencontrer dans le monde, je vous serai obligé de n'y faire vous-mêmes aucune allusion.

—Mylord et moi, répliqua Léopold, nous pourrions, en effet, nous rencontrer encore, soit dans le monde... sait ailleurs.

Les deux amis saluèrent et sortirent, tandis que M. Georges les suivait d'un regard soupçonneux.

Quand ils furent dans la rue, ils ne se hâtèrent pas de s'éloigner, et Léopold entraîna le docteur sous une porte cochère, où ils restèrent en observation. Bientôt une voiture sortit de l'hôtel.

—Je m'en doutais, reprit d'Hercourt en se remettant en marche avec son compagnon ; lord Mac-Aulay était chez lui.

—Au fait, que nous importe ? répliqua Colardeau ; n'avez-vous pas la certitude maintenant que Tom Sandons et lord Mac-Aulay sont deux personnes complètement différentes ?

—Moi ! allons donc ! Jamais je n'ai si fermement pensé le contraire. Vous disiez vrai, docteur, c'est une habile comédie

que l'on vient de jouer, et les acteurs sont des gens de première force, je vous le garantis. Evidemment, on nous attendait ce matin et on avait préparé une mise en scène pour nous mieux duper. Je ne sais comment expliquer ces paperasses si décisives et produites si à propos, mais ce luxe de précautions m'est suspect. Tout cela me semble savamment combiné pour nous donner le change, et le lord, voulant jouer serré, s'est associé ce drôle à double face, qui ne me revient nullement.

—Tiens ! mes impressions étaient semblables aux vôtres ; mais, vous voyant accepter sans conteste...

—Fallait-il donc, Colardeau, en paraissant révoquer en doute ces témoignages, mettre en dé fiance lord Mac-Aulay et son rusé secrétaire ? Laissons-leurs croire plutôt qu'ils nous ont trompés, et laissons-les s'endormir dans une sécurité absolue... Ce sont de madrés compères, je vous le répète, et peut-être de dangereux scélérats.

—Alors, quel est votre plan, d'Hercourt ?

—Je désire plus que jamais approfondir cette affaire : je ne reculerai devant aucune démarche, aucune fatigue, aucun danger pour m'assurer si mes soupçons sont ou non fondés. Je vais partir avec vous pour Plouharel ; j'interrogerai les gens du pays, et surtout ce Patrick, le valet de confiance du vieux lord, qui n'a voulu rien révéler encore sur l'assassinat de son maître... Je prendrai des informations dans les ports du voisinage ; je saurai d'où venait ce navire l'*Alma*, qui a péri sur les rochers de Plouharel, où allait cet autre navire anglais qui emporta Tom Sandons. Je me rendrai en Angleterre, s'il en est besoin, et je ne m'arrêterai que lorsque j'aurai le dernier mot de l'énigme.

—A la bonne heure !... Ah ! ça, il est toujours entendu que je suis votre associé dans cette entreprise... Quand comptez-vous partir ?

—Et vous-même, mon cher Colardeau ?

—Dans trois jours, au plus tard, j'aurai réglé mes intérêts à Paris, et je ne me soucie pas d'y rester une heure de plus qu'il ne faut. J'ai hâte de revoir nos landes solitaires et notre grande mer, comme aussi mon foyer paisible et mes pauvres malades.

—Dans trois jours donc je me tiendrai prêt à vous accompagner ; je compte aujourd'hui même passer au ministère de la guerre pour demander un congé.

Ils marchèrent un moment en silence. Tout à coup le petit major se pencha vers Léopold et lui dit en clignant des yeux.

—Je gage, mon jeune camarade, que je devine d'où vous vient cette ardeur pour aller à Plouharel !

—Eh ! d'où me viendrait-elle, Colardeau, sinon d'un désir fort légitime de venger mon injure, peut-être d'assurer le châ timent d'un crime abominable ?

RIN

L'épisode qui fait suite a pour titre :

TOM SANDONS

AMOUR ET CRIME

L'agence de publicité POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, vient de mettre en vente dans tous les dépôts de journaux et dans toutes les librairies de la Province, le premier volume du magnifique roman **AMOUR ET CRIME**, actuellement en cours de publication dans LA PRESSE.

Le succès de cette œuvre a dépassé toutes les espérances, et les commandes arrivent de tous côtés. Le stock s'épuise rapidement. Adressez au plus vite votre adresse à

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, Rue Notre-Dame, Montréal.

PRIX DU VOLUME, 15 Cts. FRANCO.

VENTE SANS RESERVE
AU BON MARCHÉ
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE
1869—RUE NOTRE-DAME—1871

GRANDE VENTE SANS RESERVE à 50 pour cent de réduction sans égard au coutant. A seul fin de clairer. Une réduction générale est faite sur toutes les lignes.
 La balance de nos marchandises d'été, comme suit : Seersuckers, étoffes à robes, couvre-pieds blancs et de couleur, satins, soies, ruban à ceinturon, cachemires noirs et de couleur, garnitures de fantaisie, robes d'enfants, crenones, essuies-mains et serviettes, toiles et damas, etc. Gants de kid, cols, collets, poignets, chemises blanches et de couleur, corps et caleçons, bretelles et mouchoirs. La balance de notre stock de bas.
 Toutes les marchandises ci-haut mentionnées seront vendues d'ici à la fin du mois d'Août, sans égard aux pertes encourues.

—) SPÉCIALITÉS (—)

Coton blanc et jaune (double largeur), iudiennes, mousseline, coton barré et carreaulé.
 AUSSI : — Lot considérable de couvre-pieds blancs et de couleur, à être sacrifiés à 50 cents dans la piastre.

Venez tous à la grande vente du

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIETAIRE

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY E. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous allons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M.M. J. LESARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 SEPTEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE
RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
 MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.

REGLAGE--PERFORAGE--NUMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.